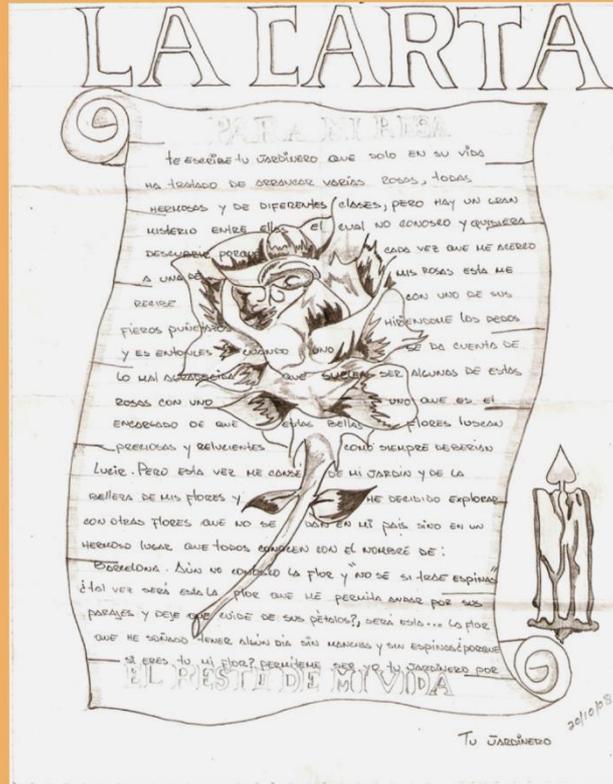


► Recueil de lettres

POUR L'AMOUR DE L'ART !

FRAC ALSACE



FRAC ALSACE

CONCOURS DE LA PLUS BELLE LETTRE

Exposition *TransFORM*

Nouvelles acquisitions

21.09.24 | 17.11.24

Fonds régional
d'art contemporain
Alsace

« Pour l'amour de l'art »

C'est dans l'esprit de l'œuvre *Aide humanitaire* (2008-2013) de l'artiste espagnole Nuria Güell, présentée que dans le cadre de l'exposition TransFORM, que nous avons imaginé ce concours de la plus belle lettre adressée à l'art.

Il a été demandé aux participants de décrire l'œuvre ou l'artiste qui a été le déclencheur de cette passion, et de nous partager ce qui a provoqué chez eux ce coup de foudre esthétique ! Tous les participants qu'ils soient artistes, collectionneurs-euses, écrivain-e-s, amatrices, amateurs d'art, nous ont fait part de lettres d'une grande beauté et d'une profonde sensibilité.

Cher public

Nous vous invitons à découvrir les 22 lettres d'amour qui sont présentées à l'occasion du vernissage de l'exposition du FRAC, et des Journées Européennes du Patrimoine.

Rendez-vous dans l'allée du FRAC et votez pour la lettre que vous considérez comme la plus belle !

Pour découvrir les trois premières lettres gagnantes, nous vous invitons à la remise des récompenses :

Samedi 21 septembre à 15h30 au FRAC Alsace

LA VAISSELLE

Dans la cuisine communautaire, Bruce s'était attelé à la vaisselle, la tête penchée dans l'évier comme un chauffeur dans le moteur d'une auto ancienne. Les autres convives cherchaient dans les assiettes, les gestes oubliés de la veille. En poète, je cherchais à faire des rimes avec les verres, le torchon à la main.

Avec un air mutin et joueur, tu me tendis un bouquet de cuillères qui ressemblait à un bouquet de fleurs. Je t'ai alors reconnue comme on reconnaît, soudain, un air ancien que l'on cherche depuis toujours ; oui je t'ai retrouvée, sœur parmi les femmes !

Je voulu aussitôt te faire entendre ton origine solaire qui éclatait dans les cuillères, le cri fulgurant de l'aigle, l'écho du poème cosmique ! Alors je me penchais vers toi et te chuchotais à l'oreille le mot de passe de mon cœur.

Un jour, tu liras cette lettre-poème et puis tu l'oublieras comme la plaine oublie la neige à la fin de l'hiver. Pourtant, une nostalgie ancienne, toute emprunte d'un goût de larme, remontera dans ton âme ; un autre jour, tu reconnaîtras ce coin de ciel bleu où nos âmes s'étaient données rendez-vous. Ce jour où tu m'avais dit : « Et si on allait faire un tour sur terre ? » ; ce jour où sur le quai des étoiles, tu me regardas une dernière fois - en t'écriant : « A bientôt, mon frère ! » avant de descendre en piqué, escortée par les Aigles du Destin...

Un jour, oui, tu te souviendras de ce moment grave. Une peur te saisira comme un coup de poing appuyé sur la poitrine. Ce jour-là, ne crains rien ; je serai à tes côtés, ma sœur !

2

Inspirée de la fin du monologue de Molly Bloom dans «Ulysses» de James Joyce

devant leurs images quel bonheur comme des fenêtres nos 2 yeux brillants passionnés cachés dans un espace sombre pour que le son nous entoure nous embrase l'esprit ouvert la nuit et le soir où on a regardé de nouveau le bateau de Mathilde Rosier ou le motocycliste si fier d'Allora et Calcedilla qui faisait sa ronde dans l'île avec sa trompette et la plante verte de Steve Mc Queen et O ce tunnel effrayant de Hassan Khan tout au fond O et la mer d'Enrique Ramírez le rideau cramoisi et les fantômes de Mathias Müller quelquefois comme du feu et le coucher de soleil en gloire d'Atlas Group et quelle merveille le soleil vert de Tacita Dean et de Mark Wallinger la sortie de l'aéroport oui et toutes les drôles de petites images animées de Maider Fortuné comme quand on était jeunes notre passion pour l'art passée à la vidéo une passion oui quand on a vu l'exposition dans les salles comme l'avait fait la maison rouge oui et comment il nous l'a proposé sur les murs de la fondation et j'ai pensé bon bien mieux ici qu'ailleurs et puis j'ai demandé avec mes yeux qu'on nous demande encore oui et puis ils nous ont demandé si on voulait prêter pour d'autres expositions oui de dire oui pour notre collection en Europe en Asie en Amérique du Sud et d'abord je l'ai entouré de mes bras oui et je l'ai attiré tout contre moi lui heureux comme ça il pouvait sentir que j'étais contente oui et notre cœur battait comme un fou tous les deux pour la collection de vidéos et oui j'ai dit oui je veux bien Oui.

Isabelle Lemaître

Ancienne du comité technique du Frac Alsace (avec Pascal Neveux)

Collectionneurs d'art vidéo avec mon mari Jean-Conrad Lemaître

Cher Victor Brauner,

quand je suis tombée sur *Chimère*, votre toile peinte en 1939, je me suis immédiatement reconnue dans ce portrait et ai su d'emblée que nous nous étions rencontrés dans une autre vie.

Ce tableau légué par votre épouse, Jacqueline Brauner, en 1988 au Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg, sans aucun doute me représentait, je m'immergeai alors sous la peau vive de ce miroir qui transcendait toutes les apparences.

Telle l'Alice de Lewis Carroll, je pénétrai dans la trame de la toile pour y réintégrer mes yeux verts dans les orbites vides car je savais que depuis l'accident qui vous avait fait perdre votre œil gauche en 1938, vous n'aviez eu de cesse de rechercher à capter le regard de votre œil intérieur.

Cette quête de nous-mêmes, vous par la peinture, moi par l'écriture, était vouée à lier nos destinées, voilà pourquoi vous m'avez représentée, alors que je n'étais pas encore née, sous la figure d'une oiselle aux orbites vides avec ma coupe au carré, juchée sur ma patte d'oiseau dont la serre griffue s'agrippe à une branche d'arbre.

Oui, je suis cette chimère que vous avez peinte un soir d'ennui alors que mon âme en déshérence errait encore dans cet ailleurs où nous avons signé notre pacte d'appartenance à l'art pour l'éternité.

Si d'aventure, les experts en matière d'art, doutaient de mes dires et les tenaient pour des affabulations, je leur demanderai de bien vouloir lire mes premiers poèmes aussi prémonitoires que l'autoportrait peint en 1931 par Victor Brauner et qui annonçait l'énucléation de l'un de ses yeux alors que je ne connaissais pas même son nom !

« Pour aller saluer le soleil
J'ai mis mon plus bel œil
Oeil crevé à la lune levée
L'oeillade fut cruelle ! »

« Je suis le dernier mort
je n'ai qu'un œil
qu'un soleil

La mort n'est qu'un écueil »

Extraits de *A hauteur de vague et de parole* éditions Saint-Germain -des Prés (1980)

Françoise Urban-Menninger

Sali Beyerli Eva,

Au crépuscule où je vacille, dans la chute immobile où je danse, macabre, mes derniers pas péclotant, j'ose t'écrire à rebours, feignant de croire au temps circulaire, à la persistance des âmes, à l'improbable éternité dont la cruelle absence hante tes traces.

Entends-tu, Eva ange, le rire silencieux du néant devant l'héritage que tu voulais si peu laisser et qui t'a rendue immortelle ?

L'écho de ton empreinte m'a emporté comme une vague évidente et familière. Une réminiscence à l'œil humide m'a saisi, avec la douceur en surplomb d'une main maternelle, empli d'une joie apocalyptique, et conduit à l'aube d'un moi augmenté. Moins seul.

Tes sombres gribouillés, tes caboches grimaçantes, tes squelettes chaloupant, tes macchabées de soie et de kapok et tes bouilles astrales et pécheresses se sont nichés dans mon hippocampe et ne cessent de me murmurer leur implacable message.

Ton troisième Narcisse s'amuse à se substituer à mon reflet dans les miroirs; ta Lune couturée berce mes nuits de bronze; l'hiératique Fatima désapprouve mes errements; ton Anna se désole de ma bêtise; le placide Honoré, lui, m'attend comme une promesse, un idéal de quiétude pour la fin de mes jours, avant l'extinction des feux.

Depuis notre rencontre, je t'écris parfois sur le nuage de télégramme instantané, quand un de tes enfants réapparaît quelque part au détour d'une monstration. Je te vouvoie alors, pour cacher au monde le secret que je peux bien t'avouer ici, dans cette lettre que personne ne lira. Maman est née sous X, deux jours après ton Félix, exactement. Dans le vide de filiation j'ai mis un rêve impertinent, un mensonge effronté.

I ha di gärn, ma grosi chimérique.

Vive la vie, vive la mort.

JBD



Schleifstadt, dim. 18 août

Mon très cher et tendre amour,

Vous ne me voyez pas. Vous restez bien immobile et insensible à mon charme alors que chacune des courbes de vos lettres me fait frémir. Je vous en supplie, aimez-moi comme je vous aime ! Cessez, par pitié, de me livrer votre indifférence !

Depuis que je vous ai rencontré par hasard sur une étagère dans la maison de Madame, je ne peux m'empêcher de penser à vous. Quand j'ose vous prendre dans mes mains, vous vous montrez d'abord pâle puis, peu à peu, sous mes yeux, l'histoire que vous portez au plus profond de vous se pare de ses plus belles couleurs. L'odeur du papier est remplacée par la douce et délicieuse odeur du pain qui cuit dans le fournil du boulanger qui vit dans vos pages. J'aime approcher vos personnages du bout de mes doigts. Parfois, ils me rejoignent plus tard, lorsque la nuit tombe. Dans mes rêves, ils vous sont infidèles et s'inventent une nouvelle histoire.

Rien ne sera jamais plus comme avant. Depuis que mon chemin a croisé le vôtre, je me sens vivante et je peine à contenir mes pensées. Je sais pourtant que nous ne sommes pas du même rang et qu'il serait indécent d'oser vous fréquenter au grand jour.

Il est temps pour moi de me résoudre à épouser mon destin et regagner mes pénates. Celle qui m'accompagnera désormais n'aura ni votre odeur ni votre superbe, mais chaque fois que je me retrouverai dans ses bras, je penserai à vous.

Affectueusement,





Ma Bien-Aimée,

Je te donne des nouvelles de ma cure au Plateau d'Assy où hier j'ai assisté en la chapelle de Notre Dame de Passy à cette cérémonie des adieux dont le compte-rendu, j'espère, ne t'a pas trop attristée.

Pour ma part, parent lointain, je n'ai pas trop versé de larmes.

L'officiant m'a paru trop porté à la citation littéraire et par trop pédant.

Bref! Au bout d'un moment mon attention s'est relâchée

me donnant tout loisir de penser à toi. Tu me manques terriblement

et ces obsèques ont retourné le couteau dans la plaie, s'il est

possible. Rien, hein, ne nous séparera jamais. Jure le moi.

Ton amour devant Dieu et les hommes pour toujours.

J'attends une réponse. Fais diligence car le séjour ici sans toi

me pèse de plus en plus quoique je te sache entre de bonnes mains

Mais n'abuse pas de la situation ; pour te divertir et penser

à moi je ne peux que te recommander de saines lectures. Néglige

« La Cérémonie des Adieux » et « Le Deuxième Sexe »

ou « La Religieuse » de Diderot. Colette avec « Chéri »

« Sidi » ou « Gigi » me paraît plus à même de te donner

l'occasion de penser à moi en attendant que nous puissions

à nouveau partager nos amours littéraires et charnelles.

A toi mon cœur que j'embrasse de tous cotés.

Je me rends quasi quotidiennement à la chapelle du lieu ; c'est une pure merveille architecturale et ornementale. Je prie souvent devant la face de Sainte Véronique de Rouault qui évoque en moi ton beau visage, à croire qu'il est à portée de mes baisers tel un putti encadrant une vierge endormie.

« France, Mères des ames et des lois

Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle

Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle

Je remplis de ton nom les autres et les bois. »

Je me tourne et me retourne sur mon bât et ne trouve

le sommeil de te savoir loin de moi. C'est dit, demain

je reprends la route qui mène à toi. M'aimes tu encore,

ce corps torturé, ce visage décoloré ?

Vite dans mes bras et embrasse moi.

Un astre luisant nous illuminera et ensemble à tout jamais nous vivrons de notre amour pour toujours.

Tout à toi. Daniel

A la Beauté du Diable,

Peinte dans la prison de mon cœur, ton image vibre de ses reflets

dans la rétine de mes yeux, dès que l'aube s'est levée par dessus les toits si gris, si vieux.

Quand pourrais-je, vague objet de mes vœux m'élançant jusqu'à vers toi ?

Je sais la guerre, la violence et le sexe enchaînent notre chair

en enfer. Et là bas le voile de l'oubli drapé dans ses plis nos amours

défluites avant que nous ayons pu en goûter la félicité.

Pourtant leur souvenir brille en mes yeux comme un ostensor.

Il guide mes tentatives pour sortir hors des murs enflammés par ta beauté vers l'astre brûlant de mes pensées.

Plutôt seront Rhône et Saône disjointes que de mes liens mon âme délivrée cessera de t'aimer.

Vois-tu, demain dès l'aube j'irai la tête courbée en suppliant les cieux de préserver nos vies jusqu'à ce que nous puissions consumer notre hyménées.

Sûr, nos chemins se sont séparés, l'un vers l'authenticité, l'autre vers la lâcheté. Tels Phlémon et Baucis nous les avons empruntés jusqu'à l'anéantissement de notre être dans le néant.

Puissent alors nos amis et nos frères à la vue d'une si noble destinée ériger pour nous un mausolée.

Ce tombeau témoignerait alors pour ceux qui passeraient par là qu'étrangers sur cette terre nous avons voulu nous aimer pour l'éternité. Ils déchiffraient les lettres de nos deux noms entrelacés et se diraient qu'il leur a été donné de vivre un amour sitôt allumé, sitôt éteint.

Maman,

Depuis mes cinq ans tu n'es plus ; je ne t'ai pas vu vieillir. Après ta disparition il y eut une autre ferme, une autre mère, façon de parler, mais je me suis toujours identifié à toi. Je te visualise réconcilié et réjoui ; non tu n'es pas une déesse sur un nuage, je n'ai pas de dieu à qui te confier. Je regarde maintenant ton ange droit dans les yeux, il me répond d'un sourire comme ces statues des cathédrales, alors qu'enfant je voulais me glisser sous l'aile blanche d'un cygne pour disparaître.

Certaines nuits d'insomnie je te convoque ; parfois tu es souriante et volubile, d'autres fois muette. Il est même arrivé que ton amour fossile m'inonde.

De souvenirs, je n'ai que des morceaux épars, comme ceux d'un vase tombé et fêlé en plusieurs endroits ; il faudrait le réparer avec laque et poudre d'or comme dans l'art japonais du kintsugi.

Je n'ai pas emporté ton sourire, j'aurais pu le porter comme une arme. J'ai oublié d'imprimer tes yeux dans la paume de mes mains, je me verrais dans leur miroir. Mes doigts n'ont pas enregistré le grain de ta peau, comment faire ton portrait ?

*Je sais que tu jouais dans la troupe de théâtre du village. Nous aurions été éblouis par *La nuit juste avant les forêts* de Koltès, la bourrasque des mots et tu m'aurais dit tremblante : *Je ne savais pas qu'une pièce pouvait être si vertigineuse.**

*Avec l'âge tu te serais moins impliqué dans les travaux harassants. Nous aurions pris le temps d'une balade, suivant la route frontalière des Menhirs de l'Europe. Tu m'aurais retracé leur histoire, celle de la paix, et présenté certaines sculptures. Je t'aurais raconté qu'un jour j'y avais vu un homme sur un genre de long board se propulsant à l'aide d'une pagaie. Image surréaliste d'un gondolier du bitume aux gestes si élégants. J'aurais dit : *j'aime bien le gris de tes cheveux* et tu aurais juste souri. Je ne sais pas quelle aurait été ma vie si tu m'avais accompagné : elle n'aura été qu'une vie rêvée. Peut-être aurais-je repris la ferme mais c'est l'école qui m'a offert ma chance. J'aurais pu te parler de choses intimes, de celles réservées à un psy et à une mère. Nous en aurions ri, c'est souvent la meilleure thérapie.*

A la fin de la promenade je t'aurais donné le bras pour gravir les trois marches d'entrée.

Le jardin, un des derniers souvenirs avec toi, je dois le rendre merveilleux avant de le traverser pour te rejoindre. Ensemble nous tourbillonnerons dans l'arc-en-ciel du retable d'Issenheim, comme de petites bulles de lumière.

Germain

CHER THEODORE

JOYEUX
ANNIVERSAIRE

POUR LA REENTREE
DES ECOLIERS

CES LETTRES
IMAGEES

A COLLER DANS
TES CAHIERS

BISES

CLAIRE MANIE

Pour l'amour de l'art.

Je le vois encore, absorbé tout entier, dévoué à la vierge qui ornait la grotte qu'il avait construit de ses mains, et à qui il offrait un rafraîchissement chaque année. Son pinceau glissait délicatement sur les lèvres de cette dernière, pour leur redonner de l'éclat. Chaque détail était passé en revue, il y passait des heures, et moi je le regardai en toute discrétion et avec admiration.

Je me demandais comment des mains aussi épaisses pouvaient travailler avec autant de délicatesse, mais le résultat était là, précis, parfait.

D'ailleurs sa grotte qu'il décorait et illuminait au moment de Noël, avait un succès fou. Enveloppée dans un manteau de neige, elle attirait bon nombre de villageois avant la messe de minuit à la période de Noël, ce qui faisait la fierté de papa.

Mon père immigré italien était le 1^{er} artiste que j'ai admiré, aimé. Son art naïf et coloré envahissait toute notre maison et les dépendances au grand désespoir de maman. Ces créations aussi soudaines qu'inattendues étaient sources de conflits entre mes parents. Maman épuisée par son travail, ne comprenait pas que l'on puisse passer des heures à "gribouiller" alors qu'il y avait tant de choses à faire à la maison avec 7 enfants.

Il est vrai que notre famille était atypique. Nous devions être l'une des 1^{eres} famille recomposée d'Ohnheim, et dans les années 1960 c'était encore peu courant, ce qui nous valait d'ailleurs d'être ignorés par bon nombre de villageois.

Moi j'étais toute petite, mais je les trouvais belles les créations de papa, et je pense que j'ai hérité de toute sa sensibilité, de sa fibre artistique, et de ses gênes italiens.

Depuis ma tendre enfance j'ai toujours dessiné, fait de la peinture. J'aurai adoré faire les beaux-arts, mais cela n'était pas envisageable financièrement pour mes parents. Je suis la seule à avoir passé son bac, et mon père se demandait ce que je faisais encore à l'école à 20 ans ! Alors j'ai opté pour un BTS publicité. Je n'ai pas pu travailler dans le domaine artistique, mais il a toujours fait partie de mon ADN. J'ai enrichi au fil des années ma culture artistique, en visitant des musées, en feuilletant des magazines, ou des ouvrages sur les peintres, et peindre est un de mes loisirs favori.

C'est comme cela qu'un jour j'ai eu un coup de foudre. J'avais emprunté un livre sur Klimt, et soudain une illustration du baiser....Je suis restée figée, hypnotisée par cette œuvre. Le visage de cette femme toute entière abandonnée à la tendresse de ce baiser qui va se poser sur ses lèvres m'a bouleversé. Je rêvais d'être à sa place, enveloppée dans un drap d'or, et à la merci de cet homme que l'on ressent puissant et doux à la fois. Je ne sais plus combien de temps j'ai passé dans le monde chatoyant de cet artiste, mais ce jour-là mon cœur a vibré pour un autre artiste que mon père !

je t'aimais
 Chère musée
 tes œuvres d'art
 respiraient la lumière quand il se
 faisait tard
 je voguais dans une mer de beauté
 le temps s'est retiré
 et la lune brillait
 comme bûche une tasse de thé
 il y avait de la nature
 pour penser ses blessures
 je partais à tout allure
 pour me retrancher face à un mur
 rempli de tendresse
 j'ai tissé ma terre
 je suis partie voir le monde
 tout n'était plus immense
 chanter l'art et le mystère
 je voyais cela avec mon œil de verre
 escalader les tableaux
 où coulent un flot de mots
 jouer avec les couleurs
 où défilent alors les heures
 sentir les jeux d'ombres
 et éviter de se retrouver dans la sombre
 où il y a une part de lumière
 à chacun sa manière
 le temps n'est que refuge
 j'ai reconnu le subterfuge !
 Moi rebelle et solitaire
 je m'inspire de tes airs
 œuvres de milieu inconnu
 tu m'émus
 tu te suis tu
 et je t'ai lu
 je t'ai enfin reconnu
 Mais par la douce chaleur de l'été
 je t'ai regardé
 et me suis tournée



^
 RÊVER
 UN
 PEU

②

car j'aime rêver
 parmi les étoiles
 et son voile
 dans la galaxie
 où passent aussi la vie
 l'art est énigmatique
 et atypique
 on voyage
 et s'opaise notre rage
 car la finesse d'une œuvre vagabonde
 remplit de ses bonnes ondes
 le temps est parfois lugubre et froid
 à nous de faire des choix
 comme les peintres
 dans une telle étreinte
 l'avenir est l'art
 alors je repars
 avec l'art
 Merci art
 avec ton regard
 je vis à tes côtés
 et me laisse porter
 l'art fait réfléchir
 et l'âme s'enrichit
 Malgré les horreurs de la terre
 et son goût amer
 on voit la planète différemment
 on accepte le changement
 on s'accepte tel qu'on est
 là où on a tant échoué
 nos yeux s'ouvrent
 et on découvre
 chacun voit les choses à sa façon
 chacun à son ton



③

② signé Léonia DivoUX

④

Chère Sainte Chapelle,

Te souviens-tu de notre première rencontre? J'étais très jeune, si jeune que j'ai l'impression de t'avoir toujours connue. Je voudrais croire que tu m'as émerveillée dès la première fois mais je n'en suis pas sûre. Peut-être ai-je bondé, agacée par la queue qui mène à ton pied? Quoi qu'il en soit, c'est cet émerveillement supposé que je viens retrouver à chaque fois, avec la crainte que ta magie n'opère plus, à mes yeux d'adulte blasée.

Tu es pour moi le joyau gothique de Paris, enchâssé dans le vieux Palais de Justice. La beauté cachée, à peine devinée à la statue par-dessus les toits, se mérite en faisant la queue et en passant patte blanche à travers le scanner. Puis on se trouve dans la cour, à lever les yeux, à manquer de recul pour apprécier toute ta hauteur.

Alors on entre et l'on est déçu: quelques dorures, quelques pierreries, du verre coloré, un plafond trop bas, des stands de souvenirs. Non, décidément, on n'a pas fait la queue juste pour ça. Alors on emprunte l'escalier étroit et l'on débouche, légèrement essoufflé, déjà bouche bée, et l'on ne peut s'empêcher de lever les yeux.

Je crois que je t'aime pour ce moment précis où j'entre dans l'écrin précieux, où tu fais ployer ma nuque vers le haut, où tu me coupes le souffle par la hauteur de tes voûtes, par la profusion de tes vitraux, par les brindilles de pierre qui les ceignent. Alors je déambule, le nez en l'air, à tenter de décrypter les histoires dans le verre jusqu'à être assez nourrie de ta beauté pour pouvoir te quitter.

À mieux te retrouver la prochaine fois,
Marguerite

La Petite Châtelaine

Sakountala

La Valse

L'Implorante

L'Age Mûr

La Vague

L'Abandon

Œuvres prémonitoires qui devançaient sa propre histoire

Destin impétueux, irrésistiblement sombre,

Une exaltée de l'Art,

Une existence artistiquement inachevée.

Puissance destructrice de la folie,

Trente années d'internement

Une mise en terre dans le carré des aliénés

En Avignon

Scène du « théâtre du Vivant ».

Et si le FRAC redonnait Vie à ce Fracas ?

Fracas de qui ?

Mais de **Camille**, Camille Claudel, mon ancêtre que j'aime.

Le 8 août 2024

Béatrice LEPORI

A une peinture sous verre (œuvre anonyme)

Encore bien jeune, ce ne fut pas dans un musée que j'ai "rencontré" ce tableau de petit format, mais dans une humble demeure rurale. La peinture sous verre représentait le Christ en croix et à ses pieds la Vierge Marie sur un fond bleu intense. Un liseré rose en bas du tableau évoquait l'horizon au dessus d'une couleur sombre.

Cette œuvre de facture populaire, sans doute issue d'un atelier artisanal, anonyme, avait traversé deux siècles et trouvé sa place dans le quotidien d'un couple de personnes âgées, chaleureux et attentionné à mon égard. Le tableau accroché au mur dans leur cuisine juste au dessus de la table semblait animer l'espace d'une forte présence.

A l'occasion d'une prière faite avant le repas, je me suis rendu compte de l'importance dans la pratique de leur foi simple et intense, de cette scène peinte représentée avec sobriété dans sa forme et ses couleurs.

Durant nos conversations leurs regards se posaient parfois vers le tableau et curieusement en le regardant en même temps, j'avais l'impression que nous, les spectateurs, étions comme introduits dans le tableau par le jeu des reflets du verre. Nous étions réunis dans une même vision.

Ce jour là, j'ai compris que les émotions visuelles ressenties à la vue d'un tableau dans le partage fraternel peut faire vibrer en nous des ondes de félicité.

Faut 'il en trouver la raison dans ce message d'amour universel du Christ crucifié ou dans l'ouverture vers une autre mode de communication?

Magie de la capacité évocatrice de la représentation de l'art pictural !

Ce fut une révélation pour moi qu'une peinture peut être "habitée", que même très modeste elle possède une puissance inouïe à nous faire vibrer intérieurement.

C'est dans cet esprit que mon amour pour la peinture a évolué pour rechercher dans les œuvres diverses proposées dans les expositions, musées ou tout autre lieu, ce cadeau que fait le peintre au spectateur.

signé: Wendling A

Paris en ce début des années 90 j'avais juste trente ans, cela faisait quatre ans que je venais de quitter Strasbourg pour la capitale.

C'était la belle époque de la photographie argentique, une autre époque, une autre mentalité.

Je l'écris avec évidemment un soupçon de nostalgie. J'étais jeune et très ambitieux, un peu timide face aux stars de la photographie qui oeuvraient dans la capitale.

Muni de mon Hasselblad et quelques films en noir et blanc, je me décide de faire des portraits d'artiste.

L'oeuvre de Keiichi Tahara avec ses noirs et blancs « profonds » contrastés , ses fenêtres ouvertes sur les toits de Paris me fascinait.

Un matin j'appelle Keiichi Tamara pour lui expliquer mon projet, il est enchanté et le rendez-vous est vite fixé.

Quelques jours plus tard, je traverse Paris en métro pour me retrouver dans son atelier où une belle lumière du jour éclaire une photographie en noir et blanc représentant un lévrier couché sur une énorme plaque de verre. Je me suis tout de suite dit "c'est devant cette oeuvre que je vais photographier ce photographe japonais que je n'ai jamais rencontré auparavant". Après 30 minutes d'attente Keiichi apparait tout en noir vêtu, rayonnant.

Les prises de vue se déroulent vite. Tout est en place: son sourire, la lumière de Paris dans son atelier, son oeuvre.

Que d'harmonie et de beaux souvenirs...

En vous souhaitant bonne réception de mon petit courrier. Bonne journée!

Bien cordialement

Jacques Hampé

Photographe

À Gustav, mon bien-aimé

J'ai fait votre connaissance à la médiathèque
Parmi tous vos confrères présents,
Vous m'avez subjugué immédiatement.

Un visage avenant, portant votre chat, vêtu d'une robe
longue... vous êtes si touchant !
Vous transformez la vie quotidienne à travers l'art
Vous maîtrisez la feuille d'or comme personne
Vous peignez la femme à la perfection... et bien plus encore.
Amoureux de la nature, vous avez l'art de cultiver votre jardin
secret et silencieux, un peu comme moi !

J'ai votre vie et votre œuvre entre mes mains
À chaque page, mes yeux sont éblouis
De tant de dextérité et de couleurs,
Et mon cœur palpite de nouvelles émotions ressenties.

C'est cet art nouveau que j'aime plus que tout
Vous m'avez ouvert l'esprit,
Dévoilé une voie que je cherchais,
Touché au plus profond de mon âme...
Je sais maintenant que j'ai besoin d'art pour vivre épanouie.

Si bien, que vous êtes devenu la source d'inspiration de
certains de mes tableaux, surtout celui que voici !

Aussi, plutôt timide comme vous, j'ose partager votre citation :
« Quiconque désire me connaître comme artiste
- Et c'est tout ce qui compte vraiment -
Doit regarder attentivement mes œuvres
Et tenter d'y glaner ce que je suis et ce que je veux. »

Comme je rêverais que vous apparaissiez dans mon époque
Lors d'un événement culturel du FRAC,
De pouvoir vous rencontrer réellement
D'échanger quelques mots passionnés sur l'art moderne
De ressentir vos vibrations artistiques,
Et de caresser des yeux vos toiles.
Laisser mes sens s'ébranler et rentrer toute excitée
Avec l'envie d'exprimer mes propres émois
En manipulant mes matières préférées.

Merci, pour tout ce que vous m'avez fait éprouver.
Je ne vous oublierai jamais !

Artistiquement vôtre,
Une de vos grandes adoratrices



Quelque part dans ce monde, fin août 2024.

A toi que j'aime,

Je pourrais te déclarer mon amour en te disant ce que j'ai ressenti lors d'une de nos rencontres.

Dans une capitale ou à la campagne.

A Madrid, au Reina Sofía, avec Pablo. A Paris, avec Andy.

Dans la campagne alsacienne, avec Fernando, ou dans la campagne andalouse, avec un certain Fran...

Dans les lieux les plus prestigieux ou dans les plus surprenants et inattendus.

Explosion de couleurs ou absence de celles-ci, l'émotion était là à chaque fois !

Rencontre programmée ou rencontre surprise, l'émotion est là à chaque fois !

Je te suis très fidèle, mais pour moi tu n'as pas un seul nom ou un seul titre. Tu n'es pas une seule œuvre ou un seul artiste.

C'est toi, l'Art, que j'aime.

C'est toi qui rend la vie plus belle, qui l'adoucit, qui lui donne du sens ...

C'est aussi toi, souvent, qui dénonce ce qui doit l'être.

La personne qui t'aime profondément ne fait pas la guerre.

Merci d'exister.

Merci à toutes les personnes qui font que tu existes.

Et merci à toutes celles qui permettent que tu viennes à la rencontre de tout le monde, que tu sois accessible à toutes et à tous.

Oui, c'est formidable que certains puissent te posséder, mais c'est tellement beau aussi quand tu te laisses juste approcher du bout des doigts... Car l'Art va bien au-delà du regard.

Ta fidèle amoureuse,

Marie



« J'aime vos planches de plante-feuilles, beau, modeste et somptueux travail ! ». Anne CAUQUELIN, philosophe, essayiste et plasticienne française.

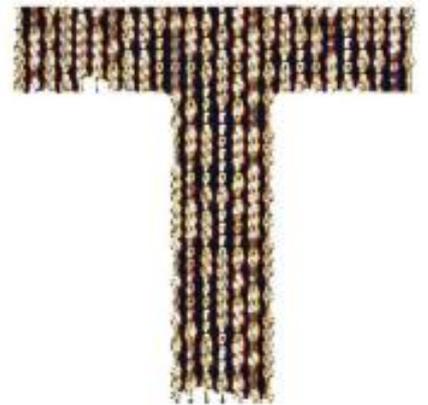
Je suis allée rencontrer Anne Cauquelin en 2019, dans sa maison du Cannet, alors que je résidais encore à Toulon. Pendant que cette vieille dame au regard pétillant regardait avec un intérêt non feint, les quelques œuvres sur papier que je lui avais apportées, je lui racontais comment ce travail, qui perdure aujourd'hui encore, construit désormais mon œuvre artistique. Je l'intitule **L'EMPREINTE DES PLANTES** et voici l'histoire de ses origines ...

Mes premières empreintes végétales furent conçues dans les années 90 : c'est la découverte des cartes de botaniques imprimées au noir de suie de **Jean Frédéric Oberlin*** et celle, concomitante, des œuvres de **Giuseppe Penone*** IL VERDE DEL BOSCO (le vert du bois) - des frottages sur tissu, de bois et de branches, réalisés avec de la chlorophylle – qui me procurèrent étonnement & émerveillement.

Ces œuvres, bien que de nature totalement différentes, étaient toutes deux belles et pures, simples traces issues de la nature. Elles me donnèrent l'impulsion à ma propre création et je décidai d'aller dans cette voie nouvelle, mes dessins de plantes ne me convenant alors guère.

Quelque chose m'animait et, portée par mon enthousiasme naturel, j'essayais tout - je veux dire toutes les plantes que j'avais sous la main – toutes les fleurs de mon jardin alsacien, toutes les feuilles du verger, les herbes cueillies d'une balade, un bouquet que l'on m'offrait...

Prise d'une frénésie certaine, je me mis à expérimenter l'empreinte végétale de diverses façons. Ma recherche et mon projet pictural se précisaient, et après l'achat d'une presse de gravure en 2008, j'entrais dans une pratique artistique qui est restée mienne et surtout, je lui trouvais tout son sens : ces traces végétales allaient être les témoins, jours après jours, de ma façon de vivre et de mes diverses expériences, au jardin et dans la nature. Une première série de travaux, dans une dominante verte, se constitua entre 2010 et 2014 ; je l'intitulai **MON JARDIN FRAGILE** et je l'exposai sur la cabane du jardin ».



Et je suis venue. Comme j'y reviens toujours. Peu importe le temps, peu importe mon temps.

À l'entrée de ta rue, inondée de lumière, je m'immobilise. Je n'hésite pas. Mais je me prépare. Derrière moi je laisse les fresques colorées, elles fusionnent et m'englobent, illuminant l'entrée de ta rue. Je vais te retrouver. Je sais ce que je viens chercher.

J'avance dans la lumière.

Vers les ténèbres ? Les profanes peuvent le penser. Mais je sais qui tu es. Au détour de ta rue inondée de lumière, je te rejoins. Et je m'immerge.

Au moment où mon regard monte vers toi, je sens la détresse. La désolation. La destruction.

Les ténèbres effectivement m'enveloppent et me happent. Mais je sais qui tu es. Je n'ai pas peur. Je me laisse porter par ta noirceur, et fascinée, je m'avance. Car je sais qui tu es.

Autour de moi je devine les mouvements des autres amoureux. Mais pas un pour s'attarder sur toi. Les imbéciles. Ton abîme de noirceur les repousse tandis que je m'y engouffre.

Lorsqu'une voix m'en extirpe.

- "Que regardes-tu ?" M'a demandé la petite fille.

Elle ne te jette pas un regard, c'est moi qu'elle observe. Je te la présente.

Elle regarde avec perplexité :

- "Tout est cassé."

- "Tu as raison. Ce sont des ruines." Lui ai-je répondu.

- "Maintenant avance".

J'ai vu l'enfant se perdre dans tes ténèbres. Elle ne te connaît pas. Moi je te connais.

Je m'efface pour la laisser s'avancer vers toi. Je la contemple quitter la rue inondée de lumière et s'avancer vers ta pénombre. Et j'ai vu se peindre sur son visage le même émerveillement que tu as fait naître en moi. Toute la lumière du monde s'imprime sur sa petite figure. Je le vois bien elle t'aime aussi maintenant. Elle te contemple et continue d'avancer.

Je te connais. Je sais qu'après les ruines sombres tu fais jaillir la lumière.

- "Est-ce que tu les vois ?" Lui demandais-je.

Elle hoche la tête avec lenteur sans détacher son esprit de ta vision. Elle a six ans. Elle t'aimera aussi désormais.

Lettre à "La nuit dans le cirque", de Gustave Doré. Musée d'art moderne de Strasbourg.

À mon voisin, le FRAC,

Quand je viens chez toi, j'arrive toujours le bagage léger, avec juste ma curiosité habituelle et une grande disponibilité.

Ce jour-là (*à quelle occasion ? en quelle année ?*), une oeuvre de Jan Fabre a exercé sur moi une fascination magnétique : il s'agissait d'une immense tresse noire, ornée de carapaces de cétoines, ces scarabées aux élytres étincelants comme des pierreries. (J'avais découvert Jan Fabre au théâtre, avec « *Je suis sang* » où l'organique se révélait déjà comme élément constitutif de ses créations). Devant cette natte, j'ai ressenti une forme de double postulation simultanée d'attraction et de répulsion.

Attraction d'abord pour la forme singulière de cette pièce qui s'affirme sans cadre, dans une verticalité puissante. Comme l'Art en général, l'objet-tresse porte en lui universalité et intemporalité : coiffure à la fois féminine et masculine, on la trouve sur tous les continents et à toutes les époques. C'est aussi une coiffure familière : celle qui couronnait ma grand-mère, et celle que je composais avec les cheveux de ma sœur, de mes copines et plus tard de mes enfants. Je porte les techniques de tressage dans mes doigts comme d'autres jouent du piano ou de la guitare. Mais la tresse de Jan Fabre sort de la sphère intime et éveille en moi d'autres considérations...

Par ses dimensions d'abord : c'est celle d'une géante !
Peut-être que Jan Fabre a rêvé comme Baudelaire de sa *Géante* des Fleurs du Mal :

*« J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme
Et grandir librement dans ses terribles jeux ;
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux... »*

Répulsion hélas aussi, car cette oeuvre est un scalp, et me rappelle les mutilations des femmes. Tandis que je la parcours du regard, une sororité bouleversante me relie à toutes ces femmes dont l'intégrité naturelle est atrophiée par les tyrannies religieuses et patriarcales, à ces femmes amputées aussi de leur droit de s'exprimer à travers la valorisation de leur corps.

Enfin - et c'est la force de cette création-, cette natte est recouverte de carapaces de cétoines. Ce n'est qu'en s'approchant que l'on constate la réalité de cette chaîne de petits cadavres. La Nature comme bijou. Le vivant-mort comme oeuvre ultime. Attraction, répulsion. Par leur éclat irisé, les cétoines enchaînées constituent une armure-bijou qui fascine le regard. Éros et Thanatos.

Attraction, répulsion,... inspiration.

L'oeuvre et ses coléoptères m'inspirent une légende :

j'imagine une néréide, fille de Céto, mère mythique des Gorgones.
Cette déesse imaginaire aurait été abusée par un faune priapique qui aurait scalpé la tresse divine pour en faire un trophée. À la place de ses cheveux perdus, la fille de Céto verra son crâne se recouvrir de serpents vengeurs paralysant les hommes lubriques qui poseront désormais leur regard sur elle.

Mais bien des siècles plus tard, un artiste, Jan Fabre, récupérera la tresse-trophée et la rendra à l'Art. Ainsi, par la magie de cette oeuvre, le désir et le respect seront enfin réconciliés.

Bien à toi, cher voisin,
Sixtine AVRIL

Ma très chère Claudie,

Notre rencontre fut d'abord littéraire, puis artistique et enfin physique.

Dès les premières lignes du premier livre que j'ai lu de toi, j'ai su qu'il fallait que je te rencontre en chair et en os. C'était un peu comme si à travers cette lecture, je lisais quelque chose qui m'appartenait déjà. Une sensation étrange et qui me faisait en même temps un bien fou. C'était plus que des mots sur une feuille de papier.

Et comme cela ne devait pas être dû au hasard, tu avais laissé tout un tas d'indices dans ton livre que j'ai rassemblé pièce après pièce comme un puzzle, pour te retrouver TOI, cachée dans ton îlot de verdure, en haut de la montagne, dans un lieu presque secret, protégé par des arbres majestueux et des grands cerfs. Ton écriture n'est que poésie et beauté. Tu es une véritable magicienne des mots. Tes œuvres transcrivent le langage inconnu de la nature avec un profond respect et beaucoup de bienveillance. Je me suis de suite sentie très proche de toi. Parfois à me dire que j'étais moi-même dans la peau de Jenny, mais aussi Pamina, Zsazsa, Sophie ou simplement dans la tête de Claudie HUNZINGER.

Je t'aime sincèrement et passer un peu de temps avec toi quand nous en avons l'occasion et toujours pour moi un grand bonheur. Te retrouver, avoir une petite place dans ta vie, dans ton univers rempli de livres, d'animaux, d'arbres, est un cadeau inestimable et des plus précieux. Tu manies aussi bien le verbe que l'herbe pour notre plus grand plaisir, pour tous ceux qui savent apprécier ton art, simplement avec douceur, mais aussi parfois avec un peu plus de piquant. Tes œuvres me transportent vers des souvenirs profonds que cela soit à travers des pages de mots ou des pages d'herbes et me font oublier mes propres maux. La beauté, l'émotion, produit par une œuvre peut se retenir et le souvenir de ce moment est toujours un instant merveilleux.

Redonnant l'envie de faire face à l'avenir avec force, de laisser partir dans les cavernes profondes les idées noires. C'est bien plus que de la survivance au rythme des espoirs. C'est un moment de communion là au milieu d'une expo ou dans un de tes livres où surgit avec splendeur la poésie et l'ivresse de la romance. L'art est devenu ma raison de vivre. C'est l'observation, la compréhension et la perception des choses qui nous entourent qui donnent naissance aux œuvres d'arts mais tu es celle qui m'a le plus touché et ému. Que cela soit tes livres ou tes pages d'herbes c'est un véritable moyen d'évasion pour moi. Chaque œuvre est un voyage, un témoignage, rendant l'instant suivant plus beau que le précédent.

PS : merci de m'avoir donné une place parmi tes mots, enfermée volontaire à tout jamais dans les pages d'un de tes livres, auprès de toi pour l'éternité.

Bien à toi ma chère Claudie
AS

Emmy T. ARTINEZ
79 ans

28.08.24

"La plus belle lettre d'Amour à l'Art"

Le choc!

Après la fournaise de l'immense pièce,
la fraîcheur de la nef...

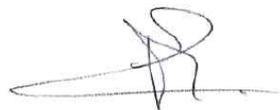
Devant mes yeux incroyables, "ELLE" est là!
... et véritable à la fois, humble et
glorieuse, douloureuse et apaisée, jeune femme
et Mère de douleurs...

D'un même mouvement elle retient contre elle
son fils mort, de l'autre elle le "donne" ...
à l'Humanité entière -

Et ce marbre VIT! oui, il vit dans le
geste, dans chaque pli du tissu, que l'on
s'attend, ébloui, à voir frissonner!
Il vit dans l'expression, infiniment subtile,
des visages sublimes...

Mais quelle force, quelle illumination, ont
permis à Michel Ange de faire jaillir cette
splendeur du cœur même de cet énorme
bloc de marbre blanc...?

Cela s'appelle la Grâce... et le Génie!
"ELLE" ... c'est la PIETA de
Michel Ange Buonarroti.



**L'ART DU TEMPS
L'INSTANT DE L'ART**

**Printemps 2006 voyage en Chine
Deux ans avant les jeux olympiques de Pékin**

Séjour à Guilin, région de Guangxi, situé dans le sud du pays, près de la frontière du Viêt-Nam

**Sur les rives de la rivière Li, les quais sont pavées de grandes dalles de pierres grises
Un homme pose un seau d'eau puis y plonge un gros pinceau au bout d'un long manche en bambou et ...**

**Le temps s'arrête, la magie commence
Avec une gestuelle élégante, harmonieuse, l'artiste s'approprie l'espace
Il trace les premiers signes sur la pierre
Les calligraphies chinoises dansent sur le sol, s'accrochent, impriment les idéogrammes millénaires
avant de s'estomper tout doucement...
Saisir l'instant présent, l'intemporel
Quel festival, qu'elle émotion, quel plaisir dans la perfection, l'équilibre, la poétique
L'esthétique du maître
Quel bonheur d'avoir été convié à la naissance, à la vie, à l'évanescence de cette belle œuvre d'art
Près de vingt ans après, mes yeux brillent encore
Privilège accordé par cet artisan du beau
d'effleurer l'âme de ce peuple ancestral**

Reste à lever le voile, à découvrir le sens, le mystère des signes, du texte, son parfum d'éternité

Ginès CASTELLON

Ich hab während e länge Zitt nochgedenkt fer wesse weller Film het mir Deere vom Kinesweltäll uffgemächt. Schon klein, haw'i Film geleujt, un s'het mir gefälle ! *Jurassic Park, La Momie, Independance Day, Star Wars* un viel anderi. Awer d'Film do, sinn nomme Ünterhältung Film gewenn, nix anderch. E mohl, wie ich e Video uf Youtube geleujt hab, uf d'meischte Regisseur, haw'i de nämme von Alfred Hitchcock gheert. Ich weiss nit worum, awer de nämme Hitchcock isch im Kopf geblive, fäscht wie e Mantra. Alfred *Hitchcock, Alfred Hitchcock, Alfred Hitchcock*... Ich hab also Forschùng gemacht. Ich hab gelernt ass Hitchcock einer von de beschte Regisseur in de gånze Welt isch, also aü de Meischer vom Suspens, un ass'r viel Film gemacht het. D'erst Nächst het mi am meischte intregiert. *Er isch einer von de beschte Regisseur in de ganz Welt.* Dis isch wierklig interessant. Ich hab welle wesse werum. Also, haw'i siner bescht bekånnter Film gfunde. *Psychose*. Ich hab'ne geleujt. S'isch e Offebàrung fer mich gewenn. Dann, haw'i mich doddlich gsuecht, fer alli Hitchcock Film leuje. Jetzt fehle'mir nümme vier Film von im uf fufzig. Ich hab alli anderi Hitchcock geleujt. Un dank de Film *Psychose* haw'i anderi alti Film geleujt. *Citizen Kane, M le Maudit, L'Enfance d'Ivan, Le Voyeur, Le Troisième Homme, Le Procès, La Féline, Vol au-dessus d'un Nid de Coucou*... Un jetzt bin'i e Cinéphile un lehr'i Kines im Gymnasium.

Åwer wàrum d'r Film do het mir de Passion do genn ?

Erstens, dis kommt von d'Schtimmung von de Film. Er isch dunkel, in Schwàrtz un Wiss, un dis bringt ebs speziàles.

Zweitens, s'Wertigschte Roll isch ummgebrot fäscht in de Mitte vom Film.

Drietens, de Mårder isch einer von de erste *slasher* im Kines. Er schint harmlos awer er isch nit wàs er zeigt.

Viertens, d'Mùsik isch gräll un unzittlig.

Fenftens, d'Àrt ze draje isch nomme unglàblig. D'Àrbschàft vun de Einstellunge isch tàtkràftig, d'Plàne sinn guet gedenkt un d'Lichte sinn guet ussgewählt.

Psychose isch fer mich einer von de beschte Film von de ganz Geschicht, s'isch klàr. D'r Film do, kànn m'r nit vergesse ! Er het mir Deere von de Cinéphilie uffgemächt. Jetzt, leuj'i noch Film, neeji un alti, un Hitchcock isch fer immer miner Meister.

Alfred Hitchcock, Alfred Hitchcock, Alfred Hitchcock.

Kilian Wiedemann

Une jeune bergère est allongée dans l'herbe ,pensive et nonchalante, sous les branches d'un poirier ,dont les fruits sont gorgés de soleil;
son regard se perd dans le vide; à ses côtés, un chevreau immaculé semble l'observer;

La bergère est coiffée d'une cotonnade aux reflets de soleil couchant; elle porte un jupon bigarré, dont le bleu s'accorde au ruban entourant le cou de l'animal;

L'herbe est ondoyante et berce d'une douce musique ce tableau;

la jeune fille se complait dans cette beauté sans artifice; elle se ressource et partage un moment hors du temps avec la petite chèvre .

Ce tableau est reposant, il incite au calme et à la sérénité;

On retrouve dans cette oeuvre une note féminine, subtile et élégante; j'ai été touchée par la simplicité, le choix des couleurs et l'harmonie qui émane de ce tableau, plein de charme et de grâce.

Comme « La Nuit étoilée sur le Rhône »,

Lorsque je me perds dans ces profondeurs,
je me retrouve face à Elle,
comme si chaque étoile dans ce ciel
était un reflet de ce que je ressens pour Elle.
Cette toile où le bleu nuit s'étend à l'infini,
comme les pensées que j'ai pour Elle,
sans fin, sans limite,
une mer de silence qui murmure ses secrets à ceux qui
savent écouter.

Ces bleus profonds, presque insondables,
sont les mystères de Son âme,
des nuances subtiles qui m'attirent toujours plus près,
comme une mélodie douce que l'on veut entendre encore et
encore,
se laissant bercer par chaque note qui révèle un peu plus de
ce qu'Elle est.

Les étoiles, brillantes et pourtant si lointaines,
me rappellent les moments où je L'ai découverte,
où chaque étincelle de lumière était une nouvelle facette
d'Elle à aimer.

Elles dansent dans le ciel,
comme Ses pensées libres,
comme nos rêves partagés,
qui illuminent même les nuits les plus sombres.
Ces étoiles sont nos confidences,
nos espoirs qui s'accrochent à l'éternité,
comme des promesses faites sous un ciel qui ne connaîtra
jamais l'aube.

Le Rhône, calme et profond,
réfléchit ce ciel comme un miroir,
et dans ces reflets, je vois la douceur de Ses yeux,
qui captent chaque étoile, chaque leur,
comme si le monde entier pouvait être contenu dans une
simple étincelle de lumière.
L'eau, douce et mouvante,
porte les reflets comme mes souvenirs d'Elle,
parfois calmes, parfois agités,
mais toujours présents,
comme une mélodie silencieuse qui résonne à travers le
temps.

Ces étoiles, ces reflets, ne sont pas seulement des points de lumière, mais des symboles de tout ce que nous partageons, de tout ce que j'espère encore découvrir. Ce ciel est le ciel sous lequel nous marchons, le reflet dans lequel je vois notre avenir, un monde qui n'appartient qu'à nous, peint par un artiste qui, dans sa folie, a su capturer la pureté d'un amour qui ne s'éteindra jamais. Je ne vois pas seulement une nuit étoilée, mais le reflet de cet amour inaltérable, un amour qui, comme les étoiles, brille même dans l'obscurité la plus profonde. Je vois la force et la délicatesse, la passion et la sérénité, tout ce que je ressens pour Toi, transformé en une symphonie de lumière et de couleur. Plus qu'une œuvre, une traduction visuelle de mon amour, un amour qui ne cesse de grandir, comme le ciel, comme les étoiles, comme cette nuit qui, à jamais, sera le théâtre de notre histoire. Cette œuvre est le miroir de notre amour généreux, celui qui ne demande rien mais offre tout. Chaque détail, chaque éclat de lumière, est un rappel de ce que je ressens, de cette paix sereine que je trouve en Toi, comme ces deux figures sur le rivage, main dans la main, sachant que sous ce ciel infini, il n'y a rien d'autre à chercher, il n'y a rien d'autre à souhaiter, que d'être là, ensemble, dans la beauté tranquille de cette nuit étoilée, pour toujours.

Avec toute l'intensité de mon cœur,

M x COMA Club

Le ciel, vaste et insondable,
est un écho de Son regard,
une immensité où je me perds avec plaisir,
sachant que je pourrais y rester pour
toujours,
sans jamais vouloir revenir.
Chaque coup de pinceau,
chaque nuance de bleu et de noir,
est une déclaration d'amour à Elle qui hante mes pensées,
qui transforme chaque nuit en un tableau de rêves et de
désirs insatiables.



Dans les lumières dispersées de la ville,
je trouve nos moments de complicité,
ces instants volés où le monde semble s'effacer, ne laissant
que nous deux,
suspendus entre la réalité et le rêve.
Ces lumières vacillantes sont comme nos mots,
parfois fragiles, mais toujours sincères,
toujours fixées dans la nuit,
éclairant doucement le chemin vers ce lieu où nos âmes se
rencontrent.

Et là, sur le rivage, deux silhouettes,
perdues dans l'immensité de la nuit,
marchant côte à côte,
comme nous, unis dans le silence et la complicité.
Elles se tiennent proches,
comme si tout le ciel n'existait que pour elles,
comme si chaque étoile brillait
pour éclairer ce chemin qu'elles tracent ensemble.
Je nous vois en eux,
sereins et inséparables,
traversant l'obscurité avec la certitude
que, tant que nous marchons ensemble,
le monde peut s'effacer autour de nous.

Ces deux âmes, perdues sous un ciel étoilé, me rappellent
que l'amour véritable n'a pas besoin de mots, qu'il suffit
d'être là, ensemble, sous l'immensité d'un ciel qui veille
sur nous. Comme elles, je me sens guidé par une lumière
qui dépasse tout ce que je connais, un lien invisible mais
indestructible qui fait briller chaque instant partagé, comme
une étoile dans la nuit.

Cher Charles Baudelaire, cher Poème, cher « Recueillement »

Je vous écris cher Poème, cher « Recueillement », cher amour de ma vie qui m'a accompagné dès ma première jeunesse. Tu m'escortes encore et toujours dans mes pensées les plus chères. Mon père avait une grande fascination pour les livres qu'il adorait. Adorer n'est pas un mot trop fort car il respectait le livre lui-même, son contenu, bien sûr, et surtout l'objet qui devait être traité avec soin, posé sur une table propre, rangé dans une belle bibliothèque de chêne. Comme lui, j'adore les livres, tous les livres : la prose, la poésie, le théâtre, les contes et les mythologies...Je lis beaucoup depuis mon plus jeune âge, et ce qui m'a le plus marqué, touché, influencé ? C'est Charles Baudelaire sa poésie et plus particulièrement toi «Recueillement ».

Pourtant cher poème qui a eu une influence considérable sur ma vie et qui me tient encore lieu de viatique, tu ne m'as pas été présenté par mon père, mais par une institutrice qui aimait beaucoup la poésie et la philosophie, amie de notre famille. Je t'ai découvert et donc rencontré à l'école primaire en cours moyen selon la terminologie de l'époque, et tu fus en quelque sorte mon guide. A côté de mes parents, grands-parents, frères et sœurs, et camarades j'avais besoin d'un soutien et ce fut toi. Toi, cher poème, t'en souviens-tu ? écrit un matin au tableau par notre maîtresse d'école quand j'avais dix ans. C'est : « Recueillement » de Charles Baudelaire. Nous dûmes t'écrire, te lire et t'apprendre par cœur. Tu devins alors mon ange gardien, car tes vers gouvernèrent mon intériorité.

« Recueillement » de Charles Baudelaire

« Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille,

Tu réclamais le soir, il descend, le voici,

...Pendant que des mortels la multitude vile,

Sous le fouet du plaisir, ce bourreau sans merci,

Ma douleur, donne – moi la main,.... »

Cher poème, que j'aime tant, si musicalement très beau, mais mystérieux car largement incompréhensible, tu m'as ainsi parlé au plus profond de moi-même. Tu m'as permis de mettre un mot au désespoir qui parfois me submergeait. La douleur, les chagrins, les questions lancinantes de la mort et de la méchanceté pouvaient à la fois exister grâce à toi, mais aussi s'éloigner.

Ce que tu me disais cher poème parlait à mon mal être, définissait une façon de voir le monde. Et surtout chantait que « Je est un autre », décrivait une dualité qui apparaît et disparaît comme elle veut et chante la tristesse d'être deux, d'être mortel, le regret, la douleur...et surtout combien il est difficile de vivre avec soi, et qu'il faut alors se parler, se battre et s'aimer pour aimer. Ce fut le début de « La petite conversation avec soi-même », avec moi-même, dont parle si bien Paul Ricoeur.

Plus tard, tu guidât ma vie professionnelle d'enseignante, ma vie personnelle d'amie, d'amoureuse et de mère, qui toujours réclamât au-delà des plaisirs de la connaissance et de ceux des plaisirs charnels, d'entendre une demande d'aimer ensemble la beauté du monde.

Françoise Werckmann

Cher Nicolas,

Je me permets de m'adresser à toi en ces termes familiers, car il me semble être proche de toi, je me sens en phase avec ton œuvre, plus qu'avec celle d'aucun autre peintre.

J'avais un an quand tu es parti tragiquement. J'aurais aimé te rencontrer.

Tu disais « un tableau doit être à la fois abstrait et figuratif » ou encore, devant le bleu du sud de la France : « au bout d'un moment la mer est rouge, le ciel jaune et les sables violets ». Ces deux phrases caractérisent si bien ton œuvre, formes et couleurs.

Tu refusais de te conformer aux Diktats de l'époque, et n'as été reconnu que sur le tard, après des années de misère.

Je l'avoue, je peins aussi. Mais je resterai inconnue noyée au sein de galeries numériques.

Je me souviens du choc ressenti la première fois que je pénétrai dans un Musée. Je devais avoir 11 ou 12 ans : c'était le musée du Prado à Madrid. Tous ces immenses tableaux sombres de Velasquez, Goya ou du Greco, m'impressionnèrent bien plus que leurs reproductions dans le Larousse Illustré ou les livres de classe.

Je ne sais plus quand j'ai découvert pour la première fois un de tes tableaux, dans une revue ou l'un des nombreux autres musées que j'ai visités à travers le Monde.

Ce qui me frappe, c'est l'harmonie incroyable qui se dégage de ces quelques formes géométriques, et de leurs couleurs éclatantes, qui forment un assortiment inattendu : un ciel violet ou vert, une route rose ou jaune, un triangle mauve, et c'est un paysage de Sicile.

Tu as eu tes périodes grises, génératrices de chefs d'œuvre marins ou de natures mortes originales, comme des bouteilles posées sur le vide de la toile.

Un accent circonflexe bleu sur un drap blanc, c'est un nu féminin.

Un rectangle noir sur fond rouge, et c'est un piano.

Il ne manque que le pianiste, et le peintre, car c'était ta dernière œuvre inachevée. L'éclat des couleurs ne reflète pas le désespoir de l'artiste.

Tu étais aussi un écrivain de talent.

Je croyais autrefois que le must en peinture était représenté par la Joconde.

Je sais désormais que c'est un paysage de Nicolas de Staël.

Tu étais né aristocrate, et tu es devenu un Prince de la Peinture.

Avec tout mon respect,

Une admiratrice inconditionnelle.

Anita Bauer,

Une rencontre acidulée

Quand je pars en vacances dans un lieu nouveau, j'aime toujours aller visiter un musée, c'est, pour moi, comme une sorte de petite mission personnelle et vitale. Je suis donc à Barcelone et me dirige instinctivement vers le musée d'art contemporain de la ville. Le soleil tape sur mon visage et m'aveugle presque, quand je ferme les yeux, je vois des petits points jaunes et oranges. J'entre dans cet immense bâtiment blanc et vitré, qui annihile mes sens, mettant fin brutalement à l'odeur de fritures qui imbibe les rues. Il se tient sur 3 étages. Une totale découverte. Arrivée au dernier, je lis « une feuille modèle l'œil, par Daniel Steegmann Mangrané », que je ne connais pas du tout. J'entre dans une première salle, sans trop d'émotions j'observe des écorces d'arbres, l'exposition traite sans doute de l'écologie et de notre rapport aux vivants. La thématique me titille, alors je reste. Je passe à la deuxième pièce. Le sol est complètement bleu, recouvert d'une sorte de moquette en velours, je me sens montée puis descendre, (mais, pas de panique, je ne fais pas de malaise). Le sol n'est pas lisse, il est ondulé, il y a des bosses un peu partout. La texture et les variations de ce sol me donnent envie de monter sur la plus haute des bosses et de me laisser rouler, comme dans une vallée d'herbes humides, jusqu'à en avoir mal à la tête.

Au centre, il y a une espèce de cabane orange en plexiglas, on voit à peine ce qu'il s'y cache. Ma curiosité est complètement piquée. J'abandonne la colline et je me dirige dans ce cabanon. A l'intérieur, ça sent le jus d'orange, je ris : pourquoi y a-t-il cette odeur dans un musée ? Je découvre en face de moi une table avec un presse-agrumes, un petit couteau et une tonne d'orange. Je trouve ça assez fou, lorsque j'étais surveillante de musée, je devais veiller à ce que personne ne boive ou ne mange dans l'enceinte du bâtiment. Je devais rediriger les gens souhaitant boire, dehors ou dans le café du sous-sol. Je me demande ce que je peux faire, ce que j'ai le droit de faire, mais après tout si c'est là, c'est que c'est fait pour, non ?

Au risque de briser un *ready made*, je me lance. Je prends ce fruit qui laisse une trace orange sur mes doigts et une forte odeur d'agrumes dans mes narines, je le coupe et je commence à le presser. Je m'assois et je le goûte. J'ai l'impression de braver l'interdit. C'est excitant... C'est juste un jus.

Je m'assois sur un banc, toujours dans cet abri. Est-ce que je suis à ma place ? Une spectatrice devenue subitement actrice. Les gens passent devant la cabane et n'osent pas vraiment rentrer. Ils me regardent, j'ai la sensation de faire corps avec l'œuvre. Je suis la dernière arrivée dans cette grande mise en abîme : je bois du jus d'orange, orange, dans une cabane orange, qui teinte mon regard et me fait voir le sol autrefois bleu, en orange. Orange partout, jusqu'au titre Orange Oranges. Aïe. Ça fait mal à la tête n'est-ce pas ? Ma vision est totalement troublée, modelée. C'est vrai, je ne le vois plus ce sol bleu, qui m'évoquait pourtant distinctement cette vallée verte. Tout est orange.

*La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
À la croire toute nue.*

Ce vieux poème d'Eluard me revient en tête. Je me demande si l'artiste y a même pensé, ou bien si cela n'a rien à voir avec sa pratique. Le poète parle d'amour, l'artiste aussi. L'un s'adresse à une femme, l'autre modèle une ode à la terre. S. Mangrané, s'improvise entremetteur, mettant en scène une rencontre surprenante entre les œuvres et les spectateur-ices au sein d'un microorganisme qu'il crée avec soin, un écosystème inclusif bien à lui, qu'il chérit.

Il écrit des histoires d'amour acidulé.

Ça marche, j'y suis.

Je finis mon verre et me retrouve à sourire de la situation, je suis au musée et je n'y suis pas. Submergée. Je n'ai plus l'impression d'être enfermée, je suis sur ma terrasse, le soleil me pique les yeux, je les ferme et le sens précisément sur mon visage, j'entends le chant des cigales, le sifflement des oiseaux, je bois mon jus.

Kenza Khelfi

Les livres sont des lieux étranges. Ils peuvent être des jardins où fleurissent des vers, des halls où trainent des mélodies de cantiques, des fenêtres d'où s'élèvent des pleurs que rien ne calme ou des sommets où badinent les amants. Ils sont des chambres d'enfant, des alcôves nichées dans des passages secrets, des tours d'ivoire, des vérandas au soleil. Et parfois, ce sont des musées.

Ma grand-mère avait un petit musée portable qu'elle laissait souvent sur sa table de chevet et visitait le soir au moment du coucher. Souvent, je me glissais sous les draps avec elle et attendais qu'elle m'en ouvre les portes. Le livre, sur lequel elle avait presque imprimé la forme de ses paumes, avait ce visage qu'ont les grandes bâtisses d'une autre époque : usé par le temps, recelant de sombres et éclatantes histoires qui nous attirent inexplicablement, une noblesse abimée mais évidente. C'était une de ces éditions illustrées qui verdoyaient avant que les illustrateurs ne finissent inéluctablement par mourir quelques décennies plus tard, celles où une plume à dessin pouvait encore sauver une plume médiocre et illuminer un chef-d'œuvre comme un joyau sertit une couronne.

Ma grand-mère ouvrait le livre-musée et tout d'un coup, *ayant quitté le chemin droit, je me trouvais dans une forêt obscure*. Même avant de savoir lire, je parcourais les galeries – les chapitres – en m'arrêtant sur les bancs de la contemplation que Gustave Doré avait placé dans le grand palais de Dante. La tête me tournait et la gravité faisait s'élever mes cheveux quand l'envers devenait l'endroit.

Puis le temps a passé et la poussière est descendue sur les pages et sur mes années. Il est peu de choses qui restent ce qu'elles sont.

Récemment, je me suis retrouvée dans un musée (tel que décrit dans les dictionnaires) et, cette fois, c'est en parcourant des galeries que je suis tombée sur des chapitres... Sans m'en rendre compte, me voilà nez-à-nez avec ces illustrations d'antan. Je crois que je suis restée trop longtemps devant le Paradis, car quelqu'un est venu se placer à côté de moi. Et si l'on eut pu dérouler le fil des pensées comme ça, nul doute qu'il l'aurait enroulé autour de son doigt, en serrant si fort que le sang aurait arrêté de circuler et la vena amoris serait allée rougir le bout de l'ongle. Je me suis souvenue des images qui se faisaient les miroirs des mots sur les pages, et je nous ai vus tous les deux comme les miroirs d'un miroir, Béatrice et Dante devant Béatrice et Dante devant Béatrice et Dante.

Je ne crois pas qu'on puisse rester trop longtemps devant le Paradis.



Constance OLIVIER

constancemarie.olivier@gmail.com

25 ans

JUSQU'À CE QUE L'AMOUR DE L'ART NOUS SEPARÉ

Cher Madame Fakiri,

Après plusieurs semaines de réflexions et d'hésitations, je vous écris cette lettre pour vous informer que je suis bien arrivée et que les *Demoiselles d'Avignon* étaient bel et bien là !

Jamais je n'aurai pensé que le voyage allait être rude, parfois interminable et surtout effroyable et macabre, vous avez bien raison Madame, la Méditerranée est capable de tout, même de manger ses propres enfants !

Je me remémore ces moments d'hésitation que j'ai eus, quand je m'apprêtais à vous informer de mon départ, dans l'enceinte du département des études littéraires à la faculté des lettres d'Agadir, juste avant le début de votre cours, je vous ai annoncé que j'allais traverser la Méditerranée par un moyen peu conventionnel, au départ, vous ne m'avez pas cru, puis vous m'avez regardée d'un air très débité, tout a été dit dans votre regard, *elle n'a pas abandonné cette idée folle !*

Oui, ce n'est pas la fin du monde si je ne peux pas visiter momentanément le Louvre, oui, la Joconde peut attendre et ne bougera pas de sa place, et j'aurai le temps de la contempler quand le temps venu, et les autorisations obtenues pour traverser la Méditerranée (visa, assurances, etc.). En revanche, passer à côté du passage des Demoiselles d'Avignon qui fera sa tournée en Europe, c'est pour moi commettre un péché que je ne supporterai jamais. J'ai attendu son réveil de son hibernation dans le bastion de la galerie new-yorkaise du Museum of Modern Art. Cela a pris du temps j'avoue ! Cette fois c'est au FRAC (Fonds régional d'art contemporain d'Alsace) qu'elle allait être exposée, c'est à l'occasion du 50^e anniversaire de son décès que cette œuvre unique de l'illustre Picasso allait être exposée, une initiative des Artistes libres d'Alsace. Ensuite, elle s'envolera à jamais vers l'Asie, *désolé chère professeure, je n'ai pas tenu ma promesse de m'abstenir de cette folie quand vous m'avez supplié !*

Je me suis rappelé ma première rencontre avec cette œuvre qui a changé ma vie, c'était lors de la première séance de votre cours sur l'histoire de l'Art – Mise à part votre nom connu dans le département, on ne se connaissait pas encore vraiment ! Lorsque vous avez projeté cette œuvre à la 5^{ème} diapositive sur le tableau géant dans l'ampli, j'ai eu assurément un fort frisson, j'ai fait pour la première fois cette rencontre inédite avec l'œuvre, quelque chose fortuite en moi s'est multipliée, une sorte de syndrome de Stendhal ? Je ne serai jamais... Je me suis redressé de ma torpeur pour fixer l'œuvre projetée en grand, une rencontre que je n'oublierai jamais. Probablement l'aspect distordu de l'œuvre que je n'étais incapable de déchiffrer ? Soudain mes sens s'augmentent, vos questionnements avaient commencé à traverser limpides mon ouïe, vos commentaires acheminent du sens non seulement dans mon esprit, c'est abyme qui prêtait attention. Je voulais tout savoir sur l'œuvre, c'était le début d'une thérapie cathartique, précocé !

Votre stratégie triomphante, c'est l'observation, toujours du premier degré, l'apanage primitif de tout un chacun. Qu'est-ce que vous voyez ? Répétez-vous avec un calme désarmant, les quelques courageux du premier rang des 400 étudiants présents sur les bancs de l'amphithéâtre « *Chaïbia* » levèrent la main pour

prononcer leurs observations, moi, je n'avais pas encore fini mon instant de béatitude. L'œuvre m'a subjugué, je crois que l'éveil de l'Art a fait naissance en moi à cet instant précis.

Jusqu'alors, je n'imaginai pas un instant que l'œuvre pouvait influencer son interlocuteur, je ne pouvais pas concevoir à ce moment-là que c'est le portrait de Dorian Gray qui influence Dorian Gray et non le contraire, ce sont vos dires que vous m'avez insufflés ultérieurement.

J'ai donc décidé d'arpenter les deux rives de Gibraltar, *prendre le pouvoir sur la nature, ma nature* (peut-être une tentative de mimer l'auteur...) *Tariké Ibn Ziyad* aurait consenti à ce passage peu conventionnel, lui qui l'avait déjà fait il y a quelques siècles de ça... ? Sur notre bateau de mystère, dans une nuit ténébreuse, la

mer était agitée et j'ai assurément fiolé la mort à plusieurs reprises (oui, c'est le moment propice pour les passeurs clandestins, en période de tempête, la garde maritime est relâchée).

Tentative réussie ! Il n'était pas difficile après de traverser l'Espagne, et sillonner la France de l'Ouest vers l'Est pour rejoindre la ville de Sélestat par les pistes cyclables abondantes en Alsace, pour ne pas éveiller les soupçons de ma clandestinité...

Lors de mon arrivée et malgré le triste fait divers de cet après-midi-là qui m'a pincé le cœur – qui m'a enseigné que le Giessen pouvait lui aussi manger ses enfants, dont le petit Mohamed de 5 ans n'a pas fait exception – Ma joie était immense quand je me suis retrouvé devant l'œuvre du feu Picasso au milieu d'une grande foule d'admirateurs, dans le hall du FRAC, nez à nez devant l'œuvre, j'ai crié *Eureka !* Je vous jure Madame par tous les dieux que ce tableau de maître avait une âme !

Chère professeure, de retour chez nous, je ne peux retenir mes larmes à ma lecture de cette lettre au pied de votre stèle, quand j'ai eu la nouvelle macabre de votre départ, j'ai pris mon courage entre deux mains, pour venir vous la prononcer, ma lettre, une dernière fois, car, au moment où elle devait vous parvenir, vous étiez déjà en train de quitter ce monde.

Je viens de remarquer, que dans classe vous n'avez jamais commenté l'œuvre de Frida « *le rêve* » (Le lit), étiez-vous déjà souffrante à ce moment-là ? Ou est-ce ce regard prémonitoire que vous avez porté très tôt sur l'œuvre dans vos soudains absences de contemplations pendant le cours, sous le silence interrogatif de vos étudiants...

A dieu chère Fakiri.

Votre éternel disciple Amira

Auteur

FATEM

Cher souvenir,

tu détiens et ravives l'histoire d'une rencontre détonnante. A travers toi, je m'adresse timidement à celle qui a allumé, dans l'esprit d'une jeune femme indécise, la flamme d'une passion qui l'anime encore aujourd'hui.

Tu prends racine dans la douceur d'un hiver andalou. Je franchis les portes du CACMA*, à tâtons. Je suis alors peu familière à l'immense espace muséal, à la texture caoutchouteuse de son sol, à la rigueur franche de ses lumières artificielles. A peine y fais-je quelques pas que je suis transportée ailleurs, dans la surprise d'une rencontre inattendue et fulgurante. Mon regard s'accroche et se disperse en plusieurs points. Ici, je discerne une immense tapisserie brodée, là une réplique d'une chambre où trône un lit défait, plus loin des néons, des vidéos... Des mots, des déclarations, des photographies. Je découvre avec des yeux éblouis, un pêle-mêle d'œuvres présentées à la manière d'un journal intime. Chacune d'entre elles compose un ballet immobile, qui raconte l'histoire d'une jeune anglaise bouleversée. Envahie d'une impatience frénétique, je parcoure l'exposition comme une enfant, prenant des photos ici ou là, revenant sur mes pas à plusieurs reprises.

Des témoignages intimes, livrés dans leur authenticité à travers des installations semblables à un lieu abandonné à la hâte et que l'on retrouverait, intacte, des années plus tard. Une franchise sans chichi, une véracité qui frôle le trash. J'ai eu l'impression de pénétrer dans une maison par effraction. La maison d'une âme tourmentée, hantée par les émotions de l'artiste Tracey Emin. Elle offre, dans une riche proposition pluridisciplinaire, sa vision de l'amour, des vicissitudes du quotidien et du traumatisme.

Grâce à elle, à sa générosité, j'ai appris que l'on pouvait sublimer les épreuves de l'existence, les transposer dans l'espace, pour que le beau s'en nourrisse. Dans son œuvre, l'art est à la fois l'exploration et le phare qui la guide. Il est le moyen et la fin, la problématique et sa thèse. Tracey Emin cristallise l'expérience de la vie dans ce qu'elle a de plus paradoxal et complémentaire.

Au fil de cette exposition, j'ai trouvé un écho à mon expérience personnelle. Après cette première visite et durant deux mois, je suis retournée chaque semaine au CACMA, tenter de déceler des facettes de cette œuvre colossale, qui se seraient dérobées à mon attention. Moi qui ne savais pas quelle direction donner à mes études, j'ai sû. Deux ans après mes premiers pas dans l'univers de Tracey Emin, j'organisais des expositions d'art contemporain.

Chère Tracey, ces réminiscences et leur éclat constituent ce précieux souvenir que je te dédie, vif et tendre comme ce vent porté par la Méditerranée dans cette ville de Malaga qui nous a liées.

Hélène V

* Centro de Arte Contemporaneo de Málaga

Hélène Voinson

Je me suis construite au gré de rencontres d'œuvres d'art.

À la découverte des premières reproductions dans les livres scolaires, de classiques beautés, a succédé l'envie de les voir en vrai, de musées en galeries. Quel bonheur, mais aussi quelle surprise de plonger dans le regard empli de mélancolie de la muse de Modigliani, telle que j'imaginai immense par sa taille, quelle force quelle puissance dans l'homme debout de Giacometti, une addiction à l'émotion naissait.

Mais je ne m'attendais pas au raz de marée émotionnel que j'allais vivre en découvrant les œuvres de Chaïm Soutine, ces portraits aux visages chamboulés, les natures mortes, ce rouge sang du bœuf écorché dans la boucherie. Ces images accompagnent mes pensées, et je les convoque régulièrement pour apporter une dose de joie dans ma journée.

Cathy Labussière

Cher Inconnu,

L'œuvre d'art dont je vais te parler aujourd'hui, a fait naître en moi une passion, un émerveillement comme il m'était impossible de me l'imaginer auparavant. Pourtant, quand bien même il me semble impossible de te relater la manière dont cette œuvre m'a fait vibrer, je vais essayer.

Je vais essayer car si je parviens à te transmettre, ne serait-ce qu'un dixième de ce que j'ai ressenti, alors je serai comblée.

Ferme les yeux et imagine...

Tout autour, il y a foule aujourd'hui. Les gens prennent des photos, rient, sourient. Certains enfants trop fatigués pleurent peut-être auprès de leur mère. Mais toi, cher Inconnu, tu n'en as cure. Tu regardes l'Œuvre qui se dresse devant toi. Tu n'en sais peut-être pas grand-chose, mais cela est sans importance. L'Œuvre parle d'elle-même... Elle est immense. 63 154 mètres carrés, pour être exacte.

Tu franchis à présent une à une les deux grandes grilles dorées du parvis et passes par une cour de marbre. Qu'il est beau, ce grand damier de pierres noires et blanches que tu traverses avant de te retrouver dans l'Œuvre elle-même !

A peine entré dans l'édifice, te voilà sans voix ! Regarde ces plafonds où tout le Mont Olympe est représenté, gardé à chaque angle par quelque angelot. Et ces dorures le long des murs... Et ces meubles ! Que ne donnerais-tu pas pour effleurer cette commode, ces broderies ?

C'est magnifique. Cher Inconnu, tu ne peux qu'être subjugué devant cette pendule astronomique qu'a mis au point Passemant, ou au moins face à ce tableau signé Vigée-Lebrun.

A travers la fenêtre, rien. De la verdure à perte de vue. Des fontaines. Des statues. Des labyrinthes de végétation. Mais la nature n'a pas repris ses droits ici depuis bien longtemps. Chaque plante est maîtrisée, taillée à la perfection. Au fond, tout cela n'est qu'une mise en scène. Si tu as cru un seul instant que l'Œuvre laissait place à l'improvisation, même celle de la nature, tu te trompes. Car ici, cela fait des siècles que tout n'est qu'artifices, dissimulant chaque vérité à coups d'excès fastueux.

Prends ce mur, par exemple. As-tu remarqué ces contours ombragés qui forment un rectangle dans la tapisserie ? C'est une porte. Tu sais, cette Œuvre a vu bien des complots et abrité bien des secrets au fil des siècles. Après tout, le dédale de pièces et de souterrains qu'elle forme s'y prête si bien !

Chaque détail, chaque objet provoque chez moi mille et une émotions. Rien que de penser à cette Œuvre colossale, le sourire me monte aux lèvres. Depuis que je l'ai découverte, j'apprends avec passion tout ce qui lui est relatif, j'admire sa beauté, reste abasourdie par sa grandeur, et goûte et regoûte sans me lasser à sa magnificence qui, à mon sens, est unique.

Bien sûr, comme moi, tu n'es pas tout seul dans ta découverte, car l'Œuvre est victime de surtourisme. Mais ce n'est pas plus mal, car depuis toujours ceux qui foulent les pierres de ce bâtiment sont légion. C'aurait été la dénaturer que d'en retirer tous les importuns !

Peut-être cher Inconnu, as-tu deviné, à travers ces quelques lignes, l'Œuvre de mes pensées ? Mais il faut que tu saches qu'elle ne se limite pas à sa beauté et ses prouesses architecturales, car c'est aussi chaque personne qui y est passée qui l'a rendue si unique : les domestiques qui y ont œuvré, les personnes qui y ont vécu, les Grands qui l'ont visitée et le personnel, qui aujourd'hui encore, continue de la faire connaître.

Mais je t'en prie cher Inconnu, ne t'évertues pas à en chercher l'auteur, car ils sont légion à avoir écrit l'Histoire de ces murs.

Cette Œuvre, dont je t'ai si longuement parlé, c'est le château de Versailles.

J'espère de tout cœur, cher Inconnu, que ma lettre t'auras transporté au cœur de cet édifice comme je l'ai été, ou du moins, transmis un peu de l'amour que je lui porte.

Adieu.

Lettre d'amour à

"Lettre d'une inconnue" de Stefan ZWEIF.

Je t'aime, car il y a 30 ans au Festival d'Avignon, tu as fait partie de mes premiers émois.

Toi, jeune fille, puis femme et mère dont l'histoire était racontée dans une pièce de théâtre, dont j'ai adoré la mise en scène, tirée du livre

"Lettre d'une inconnue" de Stefan ZWEIF.

Je t'ai tellement aimée et tu m'as tellement bouleversée que toute ma vie en a été chamboulée.

Tu as permis de raviver en moi ma plus grande passion: le théâtre et sa mise en scène.

Ma reconnaissance et mon amour sont éternels et j'aimerais que tout le monde puisse lire ce merveilleux ouvrage qui relate ta vie d'amoureuse heureuse mais qui fut aussi dramatique.

Ma fidélité t'est acquise à tout jamais.

Je t'aime

L'amour, en la lumière des vitraux.

Me vois-tu encore, dans la lueur des vitraux?

Me reconnais-tu encore? Il y a un sourire sur nos lèvres,
un sourire de lumière. Vers toi se dirige ma lumière
Lumière de mon amour. Vers elle tu peux te diriger
Vers moi, se dirige ta lumière, lumière de ton amour,
Velle celle des vitraux qui irisent nos visages.

C'est là, que le vent des désirs et les vagues des
plaisirs s'unissent, quand le soleil se joint aux
vitraux, ils engendrent la pureté de l'ondée, et
les larmes de l'émotion, en les couleurs de l'arc-en-ciel.

Et tu sens, ce que tu cherches, toi aussi, pour vivre enfin

des yeux grands ouverts, pour accueillir
la lumière de notre amour, et tel un miroir,
ils reflètent le jeu de nos âmes, en ces vitraux.
des bouches, de leurs lèvres, captent la douce brise
du souffle de l'esprit d'aimer et que les vitraux carrossent nos visages.
Ces bords de corail laissent échapper le silence des mots doux
et le sourire des fleurs des temps heureuse, aux douces
parfums et l'effluve du bonheur.

Regarde, dès que le jour et la nuit sont effleurés,
de cet instant nait le chaos des temps nouveaux.

A présent, mes désirs ont découvert les tiens, *Éléonore*,

A présent, ton but porte désormais mon nom.

Hé bien, joins ta langue à mes paroles, car ton ciel soulevant mes nuages

A son aise, en la conscience de chacun de nous, s'élève l'onde
de nos lumières et prières, et la stérilité s'épanouit en la lumière des vitraux.
Et, à la fin, tu te lèves, tout de blanc vêtu, pour la dernière prière.

Heureuse et pleine de gratitude, s'élève ton chant. Là, le désir s'appelle
l'ondée, et le temps ne connaît pas de fins, car le monde vivra dans

l'Éternité.

Arsène WEISBECKER 70 ans. 7 rue de Wœrth Langensulzbach
(poète, écrivain, peintre) 67360

Elle est ma différence

La première fois. La toute première fois. Je m'en souviens comme si c'était hier, et pourtant, tant d'années se sont écoulées depuis. Quarante-cinq exactement. Quarante cinq années aussi épaisses qu'une vie d'homme.

Samedi soir, 1^{er} décembre 1979. Au loin, Noël déjà chemine sur la colline. Il neige. Flocons blancs et doux et drus, inlassables et infinis, qui, peu à peu, effacent toits et rues, prés, jardins et, bientôt, le village tout entier ; et même, tout près, la cour d'école ; et même, juste à côté, le clocher gris de l'église.

Il neige sur les collines du Sundgau en ce 1^{er} décembre 1979. A une heure de route, c'est soirée vernissage, exposition «Noël» de Robert Zieba, l'artiste-peintre que plus tard l'on nommera le «Maître du blanc». Dans le bleu de la nuit, une myriade de flocons tourbillonnants. Sur la route glacée, une neige épaisse et lourde.

Il neige de l'autre côté de la fenêtre, désormais. Un grand escalier en chêne grimpe quatre à quatre jusqu'à l'étage. Les marches du presbytère d'autrefois grincent. L'atelier de l'artiste est là, dans ce puzzle de pièces dont les bonnes de curés ciraient les parquets. Un poêle à bois ronfle dans un coin. Et, là, il neige sur les murs maintenant.

Dans chaque pièce, ici, là, s'exposent les fameux paysages de neige signés par le Maître. Sur des fonds blancs étalés jusqu'aux bords, des maisons bleu-tendre sans volets ni fenêtres, un arbre ou deux ou trois se dressant en quête de quiétude hivernale. D'une toile l'autre, le même thème se décline à l'infini.

Une rose de Noël fleurit sur un guéridon. Au-dessus, une petite toile au format portrait 27x35. Différente des autres. Singulière. L'œil découvre une église, un chemin, deux maisons, tout en blancs et gris perle. Le coup de foudre sera instantané. La toile est unique, frappante. Je souris aujourd'hui d'entendre mon beau-frère Fernand me dire par après : «Il n'y a rien sur cette toile ! Il n'y a que du blanc...»

Je me dis : «Fernand a raison.» Puis : «Et pourtant...» Il y a sur cette toile quelque chose qui tient du mystère. Je songe à Montaigne : «Parce que c'était lui, parce que c'était moi». Je songe à Lamartine : «Tableau inanimé as-tu donc une âme et la force d'aimer ?». Je songe à Saint-Exupéry et sa rose du Petit-Prince : «Mille roses de par le monde et la tienne, unique.» Unique. Singulière.

Une église, un chemin, deux maisons, en blancs et en gris perle. Depuis tout ce temps le tableau connaît toutes les pièces de ma maison. Cela fait quarante-cinq années qu'il accompagne mes jours. Même charme. Mêmes émotions. Quarante cinq années. Toute l'épaisseur d'une vie d'homme.

P.M.



Lettre à l'ART

Cher Art,

Je vais te raconter, aujourd'hui, une partie de ma vie. J'ai vécu une enfance un peu compliquée. J'ai grandi dans un quartier "difficile", où l'on pouvait voir passer de la drogue entre les couleurs et, au sein d'une famille "fragmentée" en raison de l'incarcération de mon père. Étant la plus âgée de la fratrie, un grand nombre de responsabilités reposaient sur moi, mes parents ne maîtrisant pas correctement la langue française.

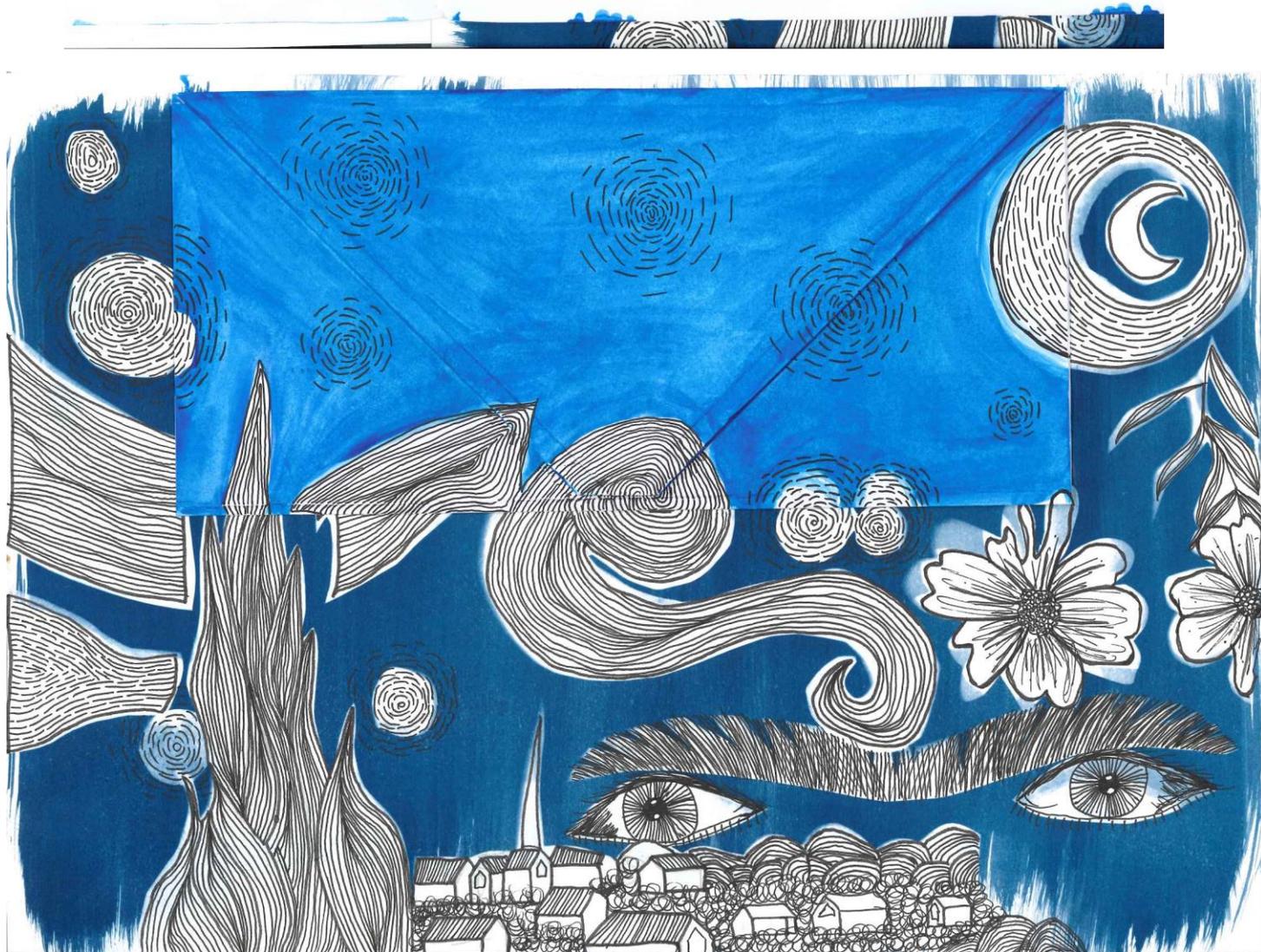
J'ai baigné dans l'Art depuis toute petite, ma mère faisait du tricot et de la couture tandis que mon père peignait des tableaux à la maison d'arrêt. C'est au collège que les cours d'arts plastiques sont devenus de plus en plus importants pour moi ; j'y prenais plaisir et ils me permettaient d'échapper à mon quotidien. J'ai commencé à dessiner de plus en plus fréquemment et les années passant, à vraiment prendre goût à cette matière. Mon amour pour la couleur était de plus en plus fort et l'idée a germé, de transmettre cette passion autour de moi. Au lycée, les professeurs m'ont demandé de me réorienter mais je me suis obstinée à continuer et malgré leurs observations et mon contexte familial, j'ai obtenu mon baccalauréat. J'ai décidé de poursuivre mon cursus en intégrant une faculté d'art mais c'était difficile de suivre cette voie, d'une part en tant que boursière, car je n'avais pas vraiment les moyens pour acheter tout le matériel nécessaire pour les cours et, d'autre part, par rapport à mes origines, car même si j'étais née et avais grandi en France, j'étais vue comme une étrangère et je le ressentais comme un handicap. Néanmoins, je n'ai pas relâché mes efforts et je me suis investie de plus en plus. Cette persévérance a porté ses fruits, puisque j'ai également obtenu ma licence. J'étais si heureuse ! Je me suis orientée vers un master en enseignement des Arts plastiques, où l'opportunité m'a été donnée de passer le CAPES, ce concours national tellement difficile. Je l'ai tenté une première fois, puis une seconde, mais en vain.

J'ai donc décidé de chercher un emploi. Sur le trajet menant à un entretien d'embauche, j'ai été victime d'un accident de la route. Je m'en suis sortie avec des blessures mineures mais j'ai eu une prise de conscience ; j'ai compris que la vie pouvait basculer en un instant et qu'il était essentiel de faire ce que l'on aime, ma détermination à transmettre ma passion n'en était que plus grande. J'ai été embauché en tant qu'assistante d'éducation dans un collège, où pendant 6 ans, j'ai accompagné les élèves au quotidien et dans leurs parcours de formation ; une expérience qui fut enrichissante et formatrice.

Après la fin de cette aventure, je suis tombée sur l'annonce d'un collège à la recherche d'un professeur d'arts plastiques ; je me suis lancée et j'ai envoyé ma candidature au Rectorat. J'ai été immédiatement rappelé par l'inspectrice, ma candidature était acceptée ; je n'y croyais pas, l'émotion était au rendez-vous, après tant d'années et de déceptions, j'allais enfin pouvoir transmettre ma passion en exerçant le métier de mes rêves. J'ai signé mon contrat le jour de mon anniversaire, une date symbolique à double titre, puisque mon père avait été incarcéré ce jour là. Je me suis retrouvée devant ma toute première classe, les élèves me regardant et m'écoutant ; je me suis sentie si fière à ce moment là, les émotions m'ont submergées, si bien que j'ai éclaté en sanglots après ce premier cours.

Aujourd'hui, je suis la plus heureuse. J'exerce le métier que j'ai toujours voulu faire ; je suis encouragée et soutenue par mon mari. C'est la détermination et la force intérieure qui nous poussent à persévérer malgré les obstacles. Une vie jalonnée d'épreuves comme celle de Frida Kahlo et aussi brillante que *La nuit étoilée* de Van Gogh. Même si personne ne vous soutient, il est essentiel de croire en vous et de vous donner les moyens de réussir. Il ne faut jamais rien lâcher et toujours essayer d'aller au bout de vos rêves. Comme le dirait Antoine de Saint-Exupéry : "Fais de ta vie un rêve, et d'un rêve, une réalité".

La fabrique à rêve



13 octobre 2018.

J'ai emménagé à Strasbourg depuis à peine 2 mois lorsque je décide de me rendre dans un musée pour étendre ma connaissance de la ville.

**Il fait beau.
Pourquoi aller s'enfermer dans un musée ?
Trop tard.**

Je découvre l'exposition *I want to break free* de l'artiste Joana Vasconcelos et je me retrouve portée par les couleurs vives, les matières diverses qui peuplent le travail de l'artiste, les musiques populaires - Prince, Queen, John Sinatra... qui résonnent dans plusieurs parties de l'exposition :

**un
monde
s'ouvre
à moi .**

J'entre dans une pièce.

L'atmosphère est suspendue. Les murs sont noirs. Le sol aussi. Une seule pièce trône au centre, un gigantesque cœur rouge brillant accroché au plafond par une chaîne. Lorsque je m'approche, surprise ! Le mobile est constitué de couverts en plastique rouge. Il tourne dans les airs au rythme d'une musique dont je me souviens bien. J'ai tout à coup l'impression d'être seule, que le temps s'est arrêté, que mon corps s'est mis à flotter. Je reconnais la voix d'Amalia Rodriguez, célèbre chanteuse portugaise de fado.

3 chansons accompagnent la rotation poétique du cœur dans le vide, les paroles d'une d'entre-elle résonnent dans ma tête :

Se uma gaivota viesse trazer-me o céu de lisboa

(Qu'une mouette puisse m'apporter le ciel de Lisbonne)

Je consulte le nom de l'œuvre sur le cartel,

Coração Independente, cœur indépendant.

Je viens de quitter le nid, mon cœur explose. Quelle vive émotion j'ai ressenti, face à ces images de paysages qui ont bercé mes mois de juillet, face à ce cœur de Viana au bout d'une chaîne qui me fait penser aux bijoux qu'avó m'offrait l'été, face à ces plaintes, à ces sonorités qui ont accompagné un bout de mon enfance, et dont, quelques secondes encore auparavant, je n'imaginais pas l'importance. Et tout à coup, au cœur de cette salle sombre, à Strasbourg, je me sens nostalgique de ces deux années sans toi, Portugal.

Julie V.

TOUTE LA MUSIQUE QUE J'AIME

Je ne pourrai m'en passer TELLEMENT
 Tu m'aimes, combien je t'aime.
 Pour moi tu es ma raison de vivre.
 Je ne peux pas me passer de toi
 Je suis tombée amoureuse de toi
 C'est GRÂCE à TOI QUE J'AI RENCONTRÉ
 UN GARÇON QUI DANSAIT SUR LA SCÈNE
 qui est devenu mon mari.
 Tu es gravée à jamais dans ma mémoire
 Je t'aimerai toute ma vie.
 En t'écoutant j'éprouve DU BIEN ÊTRE
 Tu permets DE M'ÉVADER ET DE REVER.
 Ce qui me plaît ce sont tes sons que
 tu produis & l'unisson.
 Je te dis un grand merci.
 Jamais JE NE t'oublierai.



Cher BTS...

Un soir de 2016, où larmes et solitude se mélangent. Je divague sur mon téléphone c'est là que ton nom me intrigue; j'ai alors cliqué sur une de tes musiques intitulée "Spring Day" ta voix a résonné dans la pièce mais aussi, tout est coloré autour de moi; tout ce que je voyait en noir ont pris couleur ! A cet instant j'ai compris que je devais vivre ! m'amuser ! et que je ne suis pas seule. C'est comme ça que j'ai compris que je pouvais vivre à travers toi. Tu m'as fait découvrir l'art musical, mais avec le temps mon amour pour toi,

ne fait que de grandir chaque jour. Tu as pris une place importante dans ma vie. C'est grâce à toi que je prends confiance en moi chaque jour, que je finis par accepter celle que je suis. Tu te souviens quand tu m'as parlé de cette bobine ? Tu m'as dit que son cri était trop aiguë et que les autres ne lui prêtent aucune attention.

Tu m'as aussi dit que même différente elle était incroyable c'est là que j'ai compris que je ne devais pas arrêter de briller même différente, alors pour toi j'ai gardé la tête haute, j'ai pris confiance en moi grâce à toi, mon amour pour toi ne changera jamais, merci pour ce que tu fais pour moi c'est incroyable !

Je t'aime.

Ta dore Army

My moov therapy

C'est à l'âge de 3 ans que j'ai découvert l'univers de la danse, qui fera à tout jamais partie de ma vie. C'est ce qui m'a sauvé...

Petite fille, mes parents mettaient très souvent des cassettes audio de musique indienne dans le lecteur au salon et j'adorais danser, m'amuser, inventer des chorégraphies, de préférence devant un public.

Tout le monde m'applaudissait et j'étais si fière

Je me souviens encore de mon 1er spectacle devant ma famille réunie à l'occasion de mon baptême républicain.

Tout le monde était sous le charme et mon cœur a explosé de joie !

Je suis née en Inde et ai été adoptée.

La danse (classique, moderne jazz, bollywood, africaine ...) a été pour moi, depuis toujours, une échappatoire à toutes mes difficultés d'adaptation.

Elle vient du plus profond de moi-même. Quand ça ne va pas, alors je danse, c'est une réelle thérapie !!!

Tous mes problèmes s'en vont, je me sens en sécurité, je m'apprécie telle que je suis.

Je me mets en mode "lâcher-prise", mes larmes de haine et de colère deviennent des larmes d'émotion positive et de gratitude.

Quand je danse, je deviens une autre personne.





"La terre est bleue comme une Orange"
Paul Eluard.

Ce tableau surréaliste fait jaillir en moi, une
émotion colorée, tout en rondeur avec le soleil en
toile de fond.

La terre bleue, rondeur orange,
La Mer orange et la terre ronde
Et le soleil doré qui dardé ses rayons.



La terre dans une explosion de couleurs
Des petits volcans surgissant à sa surface
Orange ou Bleu ... Selon



La mer, les vagues, les spirales colorées
Vertes, dorées, oranges - Sketch!!!

Mon pinceau a
Coloré ou Défi
Défi de l'artiste face
toile et à sa palette de couleur!
à la blancheur de la

De la blancheur du néant surgit un monde bleu,
coloré et éblouissant.



Christine



de la fameuse chouette

Je devais avoir dix ans

Petit frère en avait 8

Deux cœurs unis

Face à ce petit animal

Drôle de chouette

Aussi chouette soit-elle

Face à cette fontaine, Guère petite

Pierre pourrais réaliser un vœux

Aussi grand soit-il, nous avons

Attendu encore et encore. À ce moment là

de soleil était d'or nous en avons mis

des jours pour arriver à cette pierre magique

Du bonheur dans nos cœurs

Des cheveux dans le vent,

Et cette petite chouette que nous regardions

Touchions touchions avec la main

du cœur, yeux ébahis, tas pleins

de mystère

de vœux de deux gamins perdus

qui cherchaient leur chemin

quel bonheur d'y avoir été...

Au moins un instant

MON AMOUR POUR TOI, MELANCHOLIA, EST INDÉFECTIBLE. J'AI CONNU PLUSIEURS FOIS LE SYNDROME DE STENDHAL DANS MA VIE, MAIS AUCUNE ÉMOTION NE M'A TRAVERSÉ AVEC AUTANT DE FORCE QUE LORSQUE JE TE REVÓIS. À CHAQUE RETOUR À COLMAR, JE NE VAIS AU MUSÉE UNTERLINDEN QUE POUR TOI. DEPUIS MON ENFANCE, TU ES MON REFUGE, MON MIROIR. TON IMAGE ME TRANSPORTE DANS MES RÊVERIES ET ME RÉCONFORTE DANS MES PROPRES MÉLANCOLIES.

CAR AVEC TOI, MELANCHOLIA, CETTE ÉMOTION DEVIENT SUBLIME. LA FEMME QUE TU REPRÉSENTES EST SUBLIME. ELLE UTILISE DES OÙTILS, MAIS CE NE SONT PAS DE SIMPLES INSTRUMENTS : CE SONT DES EXTENSIONS DE SA PENSÉE. ON VOIT SES ÉDES PARASITES, SES CONSTRUCTIONS MENTALES QUI BÂTISSENT DES MURS AUTOUR D'ELLE, ET POURTANT LA VÉGÉTATION JAILLIT. ELLE GAGNE SUR L'ENFERMEMENT, SUR LES DOUTES, LA BOULE NOIRE À SES PIEDS N'EST PLUS SIMPLEMENT MATIÈRE ; C'EST L'ÉNERGIE NOIRE. CETTE FORCE INVISIBLE PLUS GRANDE QUE TOUT, QUI TRAVERSE LE TEMPS ET L'ESPACE.

TOI, ANGE AUX AILES NOIRES, TU AVANCES AVEC FOI, MALGRÉ LES TOURMENTS DU MONDE. TU CRIES ENCORE ET TOUJOURS. TU ES UNE INTELLIGENCE RARE, UNE VISIONNAIRE. ET LES PUTÉLS SUR LEUR BALANÇOIRE RAMÈNENT LA JOIE, LES INSTANTS D'INNOCENCE ET DE LÉGÈRETÉ. NOUS POUVONS SAISIR LE RAISON QUI PEND, SYMBOLE QUE NOUS NE SOMMES JAMAIS SEULS. LES AUTRES EST-CEC NOUS ACCOMPAGNENT, NOUS, LES HUMAINS, DANS CE GRAND TOUT. LE CHIEN, LES PLANTES, LES ÉLÉMENTS DE LA NATURE SONT LÀ, AVEC TOI, AVEC NOUS.

IL EST SAIN DE S'ARRÊTER, DE RÉFLÉCHIR. IL EST SAIN DE METTRE LA FÉMINITÉ AU CENTRE DU TABLEAU. IL EST SAIN DE CONVOQUER LA RÉFLEXION, LA CONTEMPLATION, ET COMME CRANACH L'ANCIEN, FÉRVENT LUTHÉRIEN, IL EST SAIN DE CONVOQUER LA FOI. L'ÉLEVATION SPIRITUELLE. MAIS TOI, MELANCHOLIA, TU ME MURMURES QU'AUUCUNE NE DOIT CRASER L'AUTRE. LA LIBERTÉ DE TENSER, CETTE LIBERTÉ PRÉCIEUSE, EST AUJOURD'HUI PLUS QUE JAMAIS UNE LULUR D'ESPOIR DANS CE MONDE OÙ MONTENT LES OMBRES DE L'EXTRÊME DROITE.

À TRAVERS CE TABLEAU, À TRAVERS MES 35 ANS DE CONTEMPLATION, J'AI COMPRIS QUE LA CONNAISSANCE, SOUS TOUTES SES FORMES, DOIT ÊTRE QUESTIONNÉE. TA MÉLANCOLIE PROFONDE FAIT AVANCER L'HUMAIN ET L'HUMAINE VERS UNE OUVERTURE, VERS LES CHOSÉS INVISIBLES, VERS UN DIALOGUE INTÉRIEUR MAIS AUSSI EXTRÉRIEUR, VERS UNE HARMONIE ENTRE LES ESPACES, LES PERSONNES, LES OBJETS. TU NOUS RAPPELLES QU'IL EST ESSENTIEL DE CRÉER, DE RÉFLÉCHIR ET D'AVANCER ENSEMBLE, SÉRÈNEMENT, VERS L'AVENIR.

ALORS À TOI, MELANCHOLIA, JE TE RENDS HONNAGE. JE T'AJOUTE UNE COMPAGNIE : CELLE D'UN ANGE NOIR, PRÉOCCUPÉ, COMME NOUS LE SOMMES TOUS DANS CETTE SOCIÉTÉ ENCORE TROP INTÉLIGENTE, ENCORE TROP MATÉRIALISTE ET CAPITALISTE. MAIS TOI, TU NOUS MONTRES LA VOIE, VERS QUELQUE CHOSE DE PLUS GRAND.

JE T'AIME, TOI, MON ÉTERNELLE MELANCHOLIA.